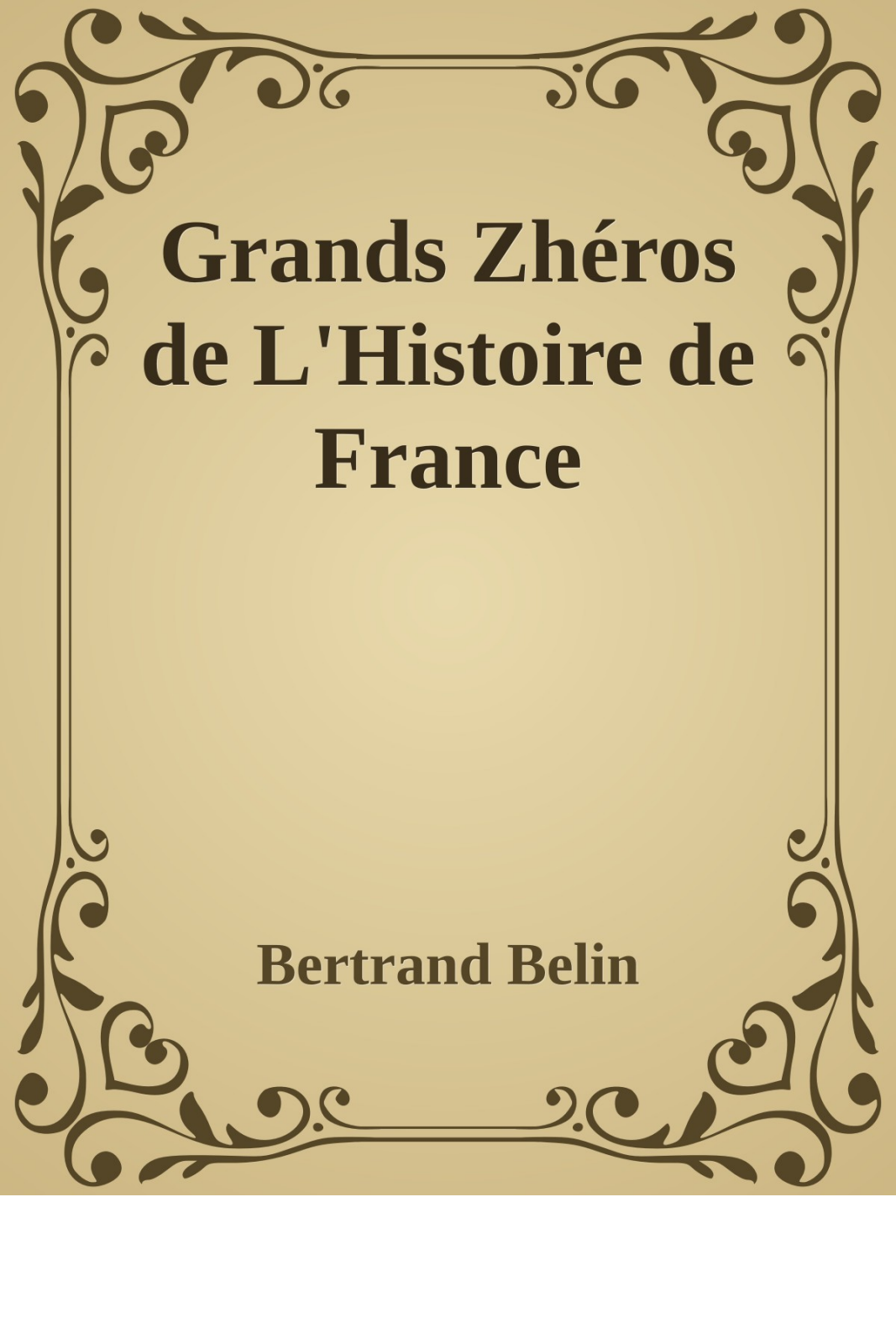


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Grands Zhéros de L'Histoire de France

Bertrand Belin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Bertrand Belin

Grands carnivores

**BERTRAND
BELIN**

P.O.L

Aujourd'hui, lendemain de l'arrivée d'un cirque en ville, lendemain de l'exposition au Grand Hôtel, lendemain d'un jour qui n'était encore la veille de rien de particulier, d'aucun événement remarquable, aujourd'hui donc, aux aurores, sur le site de l'ancien port de marchandises, le moral n'est pas au beau fixe. Il y a de l'agitation... Un groupe de fauves s'est échappé durant la nuit. L'inquiétude se propage avec la rumeur. Qui a peur, à présent, d'être dévoré ? Et par qui ?

Bertrand Belin

Grands carnivores

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Il a des responsabilités. Il est le récemment promu. Il devra garantir la bonne marche des entreprises cependant que son frère empilera des croûtes. Lui seul prendra sa part des efforts qu'un citoyen reconnaissant doit à l'Empire. Ce n'est encore que le début mais sa réputation va grandissant. On le reconnaît à l'opéra, par exemple. À l'opéra, ce soir, tu as vu ? J'ai vu. L'opéra où il admet qu'il est indispensable de se rendre quelques fois dans l'année, à l'occasion des premières, bien qu'il ne soit pas allé jusqu'à se rendre compte que les décibels et les gesticulations qu'il doit y supporter entretiennent un quelconque rapport avec le monde des arts qu'il a quoi qu'il en soit à cœur de cordialement mépriser. Il ne décèle, il va de soi, dans les tableaux « sinistres et déséquilibrés » de son frère, pas autre chose que de vagues traces laissées par l'agitation d'un de ses membres supérieurs, preuves en couleur assurant que du temps précieux a bien été gaspillé, ces merveilles n'étant à ses yeux que fatras de tentatives risibles et ridicules espoirs attendant dans une soupente le tribunal des flammes. Lui construit tandis que son frère pille. Il ensemeince quand l'autre dilapide. Il lustre leur nom cependant que son frère le souille. Un tel frère ne peut lui être d'aucune utilité décidément, pense-t-il. Sa clique, ses frasques, sa mise, tout le navre. Le navre et lui nuit. Nuit à sa respectabilité, se dit-il. Avec tous ceux qui pourraient aujourd'hui ou demain mettre de l'huile dans la mécanique de l'ascension à laquelle il se considère promis, le récemment promu sait se montrer bon et daigne même faire preuve de patience et d'intérêt. Des autres, sachant en épargner quelques-uns aux moments opportuns, il ne pense qu'à se faire craindre. Les mouvements de son humeur, la façon qu'ils ont de lui comprimer puis de lui dilater la poche à venin, l'imprévisibilité de ses morsures, horripilent et navrent mais il y a toujours un délégué ou un décideur de seconde catégorie pour se compromettre en genuflexion devant ses plus mesquines toquades d'asservisseur patenté. Il y en a pour le craindre et le révéler, d'autres pour s'en méfier seulement et qui le méprisent. Ces derniers méprisent d'ailleurs autant les premiers, écœurés des comportements dégradants qu'ils adoptent dans le feu toujours nourri des humiliations servies par le récemment promu. Objets de sa méticuleuse cruauté, moqués, au rang de risée, ces subalternes par nature, comme les qualifierait le récemment promu, n'en sont pas moins fiers d'avoir été à leur tour, serait-ce un instant, au centre de son attention recherchée et ne trouvent pas mieux à faire que de s'en trouver flattés, certains ne renonçant pas à déclarer, allons-y, qu'ils l'aiment bien. Cela a pour conséquence, suivant un principe hélas déjà fort bien connu, que ceux qui ne comptaient pas parmi les admirateurs du récemment promu finissent par en vouloir davantage à ses victimes qu'à sa majesté elle-

même, à laquelle ils reconnaissent, après tout il faut le lui concéder, un certain talent dans l'art de soumettre utilement et sans l'inquiéter la corolle de subordonnés qui l'orne. L'art de soumettre... qualité dont le cœur le plus pur, l'âme la mieux mise, est capable de reconnaître les avantages, parfois, au cours de son chemin d'honneur et de bonté. Certains, donc, l'aiment en l'aimant, les autres en ne l'aimant pas.

C'est lui, en manteau et chapeau, offrant encore en spectacle son air soucieux, lui, auquel une juste estimation de son rang recommande de marcher à modeste allure et non à fond de train, comme l'esclave redoutant le bâton, homme court et gris, suffisant et nerveux, gras, lui-même, le récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, que le valet de cage, flanqué du manœuvre, qui conduit les chevaux, croise sans le voir alors que le cortège bruyant et parfumé, coloré et rigoureusement organisé, pénètre dans la ville par la porte-tunnel. Les alcôves fraîches amplifient le raffut suscité par l'arrivée du cirque dans l'ombre, et les pigeons paniqués font et défont des nœuds dans les courants d'air bleus au-dessus des remorques. Les jarrets reluisent et fument. Les conducteurs lancent des amabilités aux chevaux. Un beau ramdam. Un éboulis horizontal et perpétuel, concert de staccatos et d'ostinatos grinçants. Les parois de la porte-tunnel renvoient cette musique de bruits en myriades d'éclats contondants, en font saillir les crêtes qui percent les tympanes du récemment promu ; cliquetis, chuintements, vibrations, tintements, scintillent tout à coup au-dessus du martelage grave de la chaussée et du grondement des châssis. Le récemment promu nouveau directeur des entreprises de ressorts, mauvais dès l'aube, à l'apparition de cette caravane joyeuse, manque de renverser un galon de son venin. Plaqué à la paroi noire et froide de la porte-tunnel, la mécanique et les animaux lui passant à un mètre du ventre, lèvres pincées, narines blanchies, les mains sur les oreilles, il repense alors, sans être capable de s'en remémorer les termes exacts, à une métaphore entendue dans la bouche du vieux fondateur qui avait fait, à sa manière, à l'occasion d'un des prêches purulents dont il est coutumier, peu de temps auparavant, le procès des artistes. Cette métaphore, se dit-il maintenant, prendrait tout son sens devant ce qui n'est à ses yeux qu'un pouilleux équipage grinçant et puant, n'existant que pour troubler l'eau claire de l'Empire.

Disparu le chapelet jaune et rouge de cages et de remorques, le voilà à pester sur le sillon de bouse déjà grouillant d'oiseaux qui scinde la chaussée. Cent fois plus conséquents, ceux laissés par la parade militaire de septembre dernier sur l'avenue centrale ne lui ont pourtant arraché aucun commentaire. L'odeur forte de la campagne nappant le bitume, tissée à la fumée des blindés, avait inspiré ce jour-là au dignitaire de sortie une approximative ode à l'unité du peuple et aux bienfaits du progrès industriel dont le récemment promu n'avait pu, sur le moment, bien qu'il le niera dès le lendemain, la déclarant molle et insuffisamment enragée, que louer la puissance, penché à l'oreille de son épouse occupée à suivre le défilé comme chaque année, hissée sur la pointe des pieds, toute prête à agiter son gant au

passage d'un de ses jeunes cousins présent cette année parmi les fantassins. Impressionné certainement par les moyens spectaculaires déployés par le protocole : symétrie, draperie, emblèmes, gradins, sonorisation et musique à angles droits, le récemment promu n'avait pas réussi sur le moment à se priver du plaisir honteux pour un tel individu de se reconnaître un chef. Mais sitôt la foule dispersée et la délégation envolée, il avait recouvré ses esprits. Une bande de propres à rien, de beaux parleurs, de pleutres ennemis de l'Empire, occupés à vider les caisses de la province sans le moindre souci de la préservation de son rang. Voilà tout ce que cette équipée d'incontinents est à ses yeux. Mais rien alors à redire sur la marée de crottin fumant et empestant qui maculait place et chaussée. Devant les quelques bulbes échappés du cul des chevaux d'un cirque, oui. Le récemment promu serait donc sensible aux désagréments qu'occasionne le crottin en fonction donc, non pas de quels culs il provient mais de qui nourrit les gueules inaugurant ces culs. C'est ainsi, sans une seule pensée alors pour ceux des équidés militaires, qu'il se découvre une aversion ce matin pour les cumulonimbus verdâtres apparaissant et chutant du derrière musculeux des chevaux d'un cirque. Il y a deux poids deux mesures. Il faut pouvoir s'adapter, le récemment promu l'a toujours su et a toujours appliqué l'art du compromis quitte à pousser jusqu'au reniement pur et simple. Mais il perçoit ce girouettisme comme un état transitoire, un simple moyen au service d'une fin méritant tous les sacrifices. Cela ne l'a jamais empêché de se considérer comme un homme fiable ni de s'en vanter. S'il faut pouvoir conchier untel ou telle chose au moment opportun, il faut également pouvoir la célébrer dès le lendemain sans trembler, devant une autre société, avec un aplomb comparable, un seul argumentaire suffisant le plus souvent à séduire les deux camps pourvu qu'on en use symétriquement, qu'on en inverse rigoureusement les qualificatifs. Le bénéfice net dégagé par un discours approprié, adapté aux besoins du jour et de l'interlocuteur, duquel il est expressément prudent de ménager les dispositions, tient lieu de morale à bien des pleutres en cette époque essoufflée. Mais c'est pour le récemment promu un devoir que de se montrer conciliant, une joie que d'abonder. Un devoir également de recourir au mensonge et à la flagornerie dès lors que ces manies servent une cause méritant qu'on déroge ici et là au devoir de droiture. Droiture qui du reste n'est qu'une question de fréquentations. Les flagorneurs se tenant droit l'un l'autre méthodiquement dès lors qu'ils sont à deviser côte à côte. Entourez-vous de tricheurs, vos scrupules s'envolent. Il faut pouvoir sans en souffrir larguer de temps en temps un sac de sable si l'on veut continuer de s'élever, pense le récemment promu lorsqu'il empoigne son blaireau le matin ou lorsqu'il contemple

l'avenir quelques minutes plus tard dans le miroir de la cabine d'ascenseur. Le chemin jusqu'aux entreprises de boulons et ressorts, à suivre, lui sera suffisant pour opérer sa mue, comme chaque jour, afin d'arriver devant le fondateur avec ce qu'il faut de modestie et de reconnaissance, sentiment qui est à lui seul, pour des cas comme le sien, un véritable défi tant il lui semble indiscutable que ce n'est qu'à lui-même qu'il doit non seulement ce qu'il est devenu, mais aussi et surtout ce qu'il deviendra. Une crue de merde. La rue est garnie de crottin fumant. Le convoi sort de la porte-tunnel et le récemment promu, qui se décolle de la paroi en époussetant son manteau avec le plat des deux mains, regarde dégoûté les bulbes fendus et fumants sur la route. Puis, dégoûté toujours, emportant son vacarme, le convoi rendu au plein air.

La caravane tintinnabulant maintenant au loin, il poursuit en maugréant en direction du quartier de la Grande Gare où sont établis les locaux, entrepôts, ateliers, fonderie, magasin, des entreprises de boulons et diverses pièces mécaniques desquelles, récompensé d'un dévouement tout à fait stratégique, il a donc été récemment promu nouveau directeur, bien qu'il n'ait pas encore pris dans les faits le contrôle de la firme. Après une nouvelle journée passée à se réjouir de sa récente promotion, impatient cependant de pouvoir enfin, quand le fondateur aura lâché un peu de lest, distribuer en les goûtant bien ses tout premiers ordres, il prend dans l'autre sens la porte-tunnel, dépasse les serres municipales, les bains, afin de rejoindre le Grand Hôtel où il a été contraint de se rendre, en réponse à l'invitation de son cadet, le peintre, qui y présente ce soir, soir encore ordinaire, sans lendemain particulier, y présente, donc, ses plus récentes toiles, sans presque rien redouter de l'avenir.

Comme tu me demandes où j'en suis, disait l'invitation reçue la semaine passée, ou plus justement comme notre pauvre mère m'a dit l'autre jour à l'enterrement de son frère, notre oncle, enfin le tien donc, que tu te demandais bien où j'en étais, je ne peux mieux te répondre qu'en portant à ta connaissance la tenue prochaine d'une exposition de mes œuvres au Grand Hôtel. L'inauguration, y avait-il écrit, aurait lieu le 2 et le peintre ajoutait qu'il voulait croire que les prestigieuses nouvelles fonctions de son frère récemment promu ne l'empêcheraient pas de venir se joindre à eux. À ce propos, ensuite, sache que, au contraire de ce que ta chère épouse a laissé entendre à la mienne, je ne me sens en aucun cas humilié par ta réussite. Tu n'as aucune idée des joies que me procure la fréquentation du faubourg. Son ancien port, son labyrinthe, écrivait-il. Il lui parlait alors de l'immense plaisir que procure le simple fait de s'étaler sur leur paillasse la nuit venue. Quel plaisir c'est de s'assoupir parmi les débris sonores montés de la rue, chevaux, bœufs, marchands et rixes, à quoi s'ajoutent les délicieuseutés de sa nouvelle compagne, dont on apprenait que le récemment promu verrait le portrait à l'exposition du Grand Hôtel. Puis : non vraiment, non, s'exclamait-il, il lui abandonnait plus que volontiers les chiffres, les soucis, les ressorts ainsi que tout le reste. Il ajoutait qu'il avait de quoi s'occuper, que ce monde de grabataires médaillés des boucheries, « cher frère », décidément, avait trouvé ses juges. Il le trouvait à point et avançait qu'il avait tout l'air, ce monde, d'être au bord de se faire une nouvelle peau et qu'il comptait bien, lui, y apporter son concours. Une relève était là, dégourdie, qui saurait tirer profit des cataclysmes. Il lui semblait parfois que dans peu, écrivait-il enfin, comme un gros fruit mûr ce monde allait se détacher de sa branche. Et eux (il le voyait faire la grimace), que l'entrée dans une nouvelle ère excitait tant, quand elle laissait le récemment promu si plein d'angoisses et de ressentiment, derrière, à sa suite, ils bourgeonnaient déjà. Mon cher, très cher monsieur le fraîchement nommé nouveau directeur des entreprises de boulons et cetera (pensez-vous bientôt fabriquer des canons ?), viens donc. Pour accompagner la lettre d'invitation, la reproduction d'une gravure sur bois. Une scène de rue, tramway, chevaux, chapeaux, passants, parapluies, composée d'épais traits noirs rapides et décidés conférant aux silhouettes et aux immeubles, aux animaux et à la mécanique, le tranchant d'un brutal saisissement, un instant figé, photographique. Impression à laquelle la technique ancestrale de la gravure sur bois superposait le sentiment d'une dimension spontanément historique renvoyant cette représentation des mœurs contemporaines à un document d'étude abîmant le présent. Révélant son caractère évanescent, évanoui même. On y voyait moins

ce qui était donné à voir que ce qui dans ce qui était montré relevait déjà du passé. Cette gravure, le récemment promu y a jeté un œil distrait, volontiers distrait, distrait et méprisant.

Le récemment promu, qui s'entraîne depuis longtemps à ne rien éprouver qui puisse l'ébranler, a ceint ses méninges de douves. Toute intrusion dans le champ de son amour-propre se solde par une averse d'huile bouillante. Il n'y a que pour le fondateur qu'il abaisse le pont-levis, du moins tâche-t-il de lui en donner l'illusion. Jamais, pour quiconque, sans l'assurance d'en tirer bénéfice, il n'y consentirait. C'est pourquoi la semaine passée, piqué, remisant l'invitation dans son enveloppe, il s'est immédiatement vidangé l'esprit des insolences du peintre. L'observation agressive et objective des motifs présents dans les nerfs du bois de son bureau, comme un détergent, a rincé le réseau tortueux, raclé le cul des méandres de son cerveau, lui assainissant un instant l'esprit. Il a opéré froidement ce matin-là. Sa pomme d'Adam, pourtant, est montée, a disparu dans un coussinet de gras puis, une fois qu'elle a eu regagné sa position initiale, s'est tapie là comme un chien redoutant la trique. Le récemment promu, tentant éperdument de ne pas en tenir compte, en a pourtant pris bonne note. Il s'y rendrait, au Grand Hôtel. Avec toute sa morgue. Il irait sur zone pour lui dire le fond de sa pensée. Je suis de corvée la semaine prochaine, avait-il dit en jetant l'enveloppe sur la desserte du couloir à l'entrée où son épouse était venue l'accueillir ce soir-là comme chaque soir. Mon frère recommence. Tu as de la chance de ne pas être obligée de venir avec moi, avait-il ajouté sans même lever les yeux vers elle. Comme si je n'avais que ça à faire, aller supporter ce troupeau.

Ce soir donc, après avoir pris la porte-tunnel dans l'autre sens, dépassé les bains, quelque part dans son manteau, la mâchoire serrée, la raie en place, ruminant, il arrive au Grand Hôtel d'excellente et méchante humeur, prêt à distribuer ses sarcasmes, à se gausser silencieusement, alternant un plaisir et l'autre. Qu'est-ce que c'est que ça, de l'art ? Ce n'est pas à lui qu'on va faire avaler une chose pareille. Voilà, une fois distillé le jus trouble de sa pensée, ce qu'aurait dit le récemment promu à toute personne impatiente de connaître son avis sur les tableaux de son frère. Il parcourt les couloirs de l'exposition sans se presser. Pour mépriser le travail de son cadet, il a tout son temps. On peut le voir, devant le grand format de la deuxième salle, se déhancher, changer de pied d'appui le nez collé au tableau, à traquer les traces grossières que le geste sans grâce de son frère a certainement laissées sur la toile. Il veut le confondre en traquant son poulx malade qui bat dans ce qui lui semble n'être qu'un abominable relief de boue, de sang, de viscères et d'excréments étalé devant lui, badigeon putride que la société qui l'entoure et le dégoûte a tout l'air de prendre, contre tout bon sens, pour de la peinture, quand ne se trouve là selon lui que la démonstration en couleur de l'état de délabrement dans lequel se trouverait bientôt l'Empire si des gens comme lui ne se tenaient pas courageusement et judicieusement sur le qui-vive, prêts à user des moyens nécessaires. Où a-t-on vu plus inopérante célébration de la beauté que dans cette mise en scène inepte où se reconnaît à peine la lisière rebondie qui ourle ses lèvres ? Au nom de quoi tenir pour utile de nous rendre répulsive une femme à la beauté si exacte ? Il faut avoir séjourné longtemps dans la pénombre d'un purgatoire fangeux, pense-t-il en observant le portrait de sa nouvelle belle-sœur qui exerce sur lui une fascination dont personne n'a encore pu deviner l'intensité, pas même lui, qui laisse ce désir coupable rejoindre directement le fourneau brûlant de ses frustrations, il faut s'être rendu blets les côtes, les genoux et les coudes dans un cul-de-bassefosse étouffant pour parvenir à enfanter d'un pareil litre de pus sanieux. Il n'existe aucun homme capable ensuite de laisser sécher cette soupe abjecte puis de l'exposer à la vue de tous sans avoir été conduit par une démence d'un genre inconnu. Dire que mon propre frère a produit cette abomination, cette tache de couleur grumeleuse semblant issue de l'explosion du cul d'un chien. N'a-t-on pas été élevés sous le même toit ? s'amuse-t-il, ne quittant les toiles des yeux que pour se délecter du spectacle avilissant auquel, aime-t-il penser, il ne prend part qu'en qualité d'espion : la pâmoison forcée d'une engeance perdue à elle-même, toujours prête à s'extasier devant la moindre nouveauté, la moindre vomissure, pourvu qu'elle soit du jour.

Satisfait après vérification de l'irréremédiable inutilité des efforts de son frère, constatée l'insignifiance de ses plus prometteurs « barbouillis », après avoir copieusement fulminé, rougi, transpiré, maudit, il quitte l'exposition.

Cher frère, tu m'inquiètes, lui dit-il sur les marches en sortant. Mais c'est toi qui nous inquiètes, vient de lui répondre le peintre qui se tient avec sa nouvelle compagne sous la marquise qui coiffe le perron rococo du Grand Hôtel, dans les courants d'air, en regardant s'éloigner le récemment promu, effaré. À l'autre bout de la ville, sur le site de l'ancien port de marchandises, on achève de monter le chapiteau du cirque. Il se met à pleuvoir très fort. Un vent glacé venu de l'est purge les rues de leur odeur en traversant la ville pour rejoindre les forêts trouées de mines d'ardoise et hérissier dans son lit le fleuve calé dans la vallée. Des torrents bruyants se forment dans les caniveaux et des silhouettes glissent contre les murs et disparaissent aux coins des rues. Les clochettes retentissent aux portes des estaminets desquels, par pareil temps, on claque plus fort les portes. Des rectangles de lumière jaillissent des vitrines et viennent s'allonger sur le bleu brillant et pétillant de l'asphalte. Le récemment promu est bientôt dans son lit à repenser au convoi du matin, au sillon de bouse que la pluie est en train de diluer. Repenser aussi aux horreurs bariolées dont il a eu à supporter le spectacle au Grand Hôtel, contraint de cohabiter avec cette faune abjecte qui garnit cabarets, salons et galeries et dont la multiplication, il en est convaincu, finira, si rien n'est fait, par stériliser l'Empire tout entier en substituant au sens du devoir qui fonde l'éducation des jeunes gens l'apprentissage du plaisir et la fascination devant l'inutile. L'excitation produite par le cumul de ces épreuves, ces deux rencontres du jour avec ce qui lui semble y avoir de plus agréable et honorant de mépriser, le garde éveillé. Un éveil fébrile, clignotant, où sa pensée va et vient, visite des provinces pour revenir aux sujets de départ, s'éloigne à nouveau, loin, applique chargée de miasmes en tous genres, agglutinés, considérations exotiques, souvenirs captés dans les périphéries, avec lesquels, cherchant avec naturel à produire en lui le plaisir de maudire le plus vif, il tente des agglomérations et des hybridations scabreuses, bientôt, l'assoupissement gagnant, de plus en plus abscones. À l'autre bout de la ville, sur le terrain de l'ancien port de marchandises, qui s'étend du Grand Pont jusqu'en face des nouvelles grues du Port Neuf, les véhicules du cirque, comme chaque année, ont trouvé leurs places. Les bêtes nourries, on bâche le matériel. Les baraques de billetterie sont d'aplomb. Les lanternes s'allument aux portes des roulottes. La ville, de nouveau enfoncée dans la nuit, trempée, familière, n'a pas encore ce tranchant que lui trouveront, dès la prochaine aurore, les premiers

à se saisir du journal. Une façade est encore une façade, un mur un mur, un poteau un poteau, une poubelle une poubelle, et un parc est bien un parc. Mais le jour suivant, chaque coin, chaque toit, chaque place, chaque entrée d'immeuble, chaque escalier sera découpé, solide, aura repris l'allure sauvage et hostile d'une chose sans nom. Mais alors, on n'en est pas encore arrivé là, il reste, pour la majorité des habitants, une bonne nuit à passer. Un valet de cage finit sa soupe, un de ses collègues manœuvre a le bras enfilé jusqu'au coude dans une botte.

Ce n'est pas seulement que son frère soit peintre qui lui aiguillonne les nerfs. Mais c'est que celui-ci soit aimé. Dès l'enfance, le récemment promu nouveau directeur des entreprises de ressorts, échouant à devenir l'objet de quelque véritable amour, a rapidement substitué au plaisir d'être aimé celui d'être redouté. Et cela a marché car depuis petit, en dehors de son frère peintre, et maintenant du vieux fondateur, qui ne se privent pas pour autant de s'en méfier raisonnablement, on le redoute. Pour être tout à fait honnête, il serait bien hasardeux d'affirmer qu'il y eut quelque raison à cela. Il faut croire, au contraire, qu'en le redoutant pour aucune raison, on en soit arrivé à en faire un être redoutable, un être à l'édifice duquel lui-même, ne sachant pourquoi il était redouté, a fini par apporter sa contribution en bâtissant sur l'injustice dont il était victime les fondations de ce qui allait devenir sa vilaine nature. Le nouveau directeur, quel que soit le destin qui l'attendait à la naissance, contraint par la dépendance où sont plongés les nouveau-nés, sut immédiatement se faire aimer de ses parents. Quoique plus remarquable encore soit le peu de temps qui lui fut nécessaire à s'en faire détester. La joie qui avait régné jusque-là dans la famille, à peine le futur promu débarqué, fit place à un abattement général. Les traits radieux des visages de son père et de sa mère, quelques jours à peine après qu'il fut né, s'écroulèrent comme un jeu de mikado en un enchevêtrement si complexe que rien ne devait plus jamais parvenir à les ordonner. Sans doute n'était-ce dû qu'à la fatigue bien compréhensible qu'occasionne la venue au monde d'un nouveau-né, la maman était particulièrement épuisée. La famille quitta le bourg modeste où elle réussissait moyennement pour venir s'établir à la grande ville, sans véritable raison, cherchant probablement à s'extirper de la tourbière dans laquelle l'arrivée de cet empereur de 3,2 kg avait fait basculer la maison. Quel que soit le destin qui l'attendait alors, il jubilait silencieux au milieu de cet éboulis. À un an, il avait dompté son monde. L'arrivée quelque quatre années plus tard d'un jeune frère aujourd'hui peintre, finit, bien qu'elle rallumât quelques lueurs aux joues des parents, par durablement ternir le teint de l'aîné qui n'avait pas prévu de se retrouver si tôt déclassé. Il grandit amer et poursuivi. Il n'y a qu'au début de l'adolescence, comprenant qu'il resterait l'aîné pour toujours, qu'il eut les nerfs de se consacrer aux études. Visant les assurances, il apprit à tenir propres et clairs des registres de toute nature, apprit à lire graphiques et tableaux jusqu'à ne plus comprendre le monde autrement qu'en le regardant dans son expression ratifiée, imprimée, vérifiable. Année, mois, jour, dossier, numéro de page, alinéa, et enfin l'information noir sur blanc apparaissant devant lui, incontestable. En entomologiste du décret, en

fétichiste de la donnée, en chantre du pourcentage ne réfléchissant plus qu'en risque et retours sur investissement, il a traversé les années capitales de sa jeunesse pour arriver à ses vingt ans sans avoir pris d'autre plaisir que celui de débusquer, au fond d'obscur volumes noircis de règles et de lois, celles desquelles tirer les plus avantageux arbitrages. Une de ses plus grandes satisfactions, alors, résidait dans le fait de brandir ses trouvailles en guise de réfutation aux aventureuses leçons de ses vieux professeurs complètement dépassés par les réajustements législatifs permanents dont l'Empire s'était alors fait le devoir de maintenir la cadence, se sentant, en matière économique, pressé, oppressé même, par les nations voisines. Mais cette époque est révolue. Le récemment promu, qui voyait dans la fondation d'une petite officine de quartier une satisfaisante réussite, en perdant le goût de la paperasse, a revu ses ambitions à la hausse. Il est de cette espèce d'hommes qui signent au bas des documents, non de celle qui les rédige, les imprime et les colporte, pense aujourd'hui le récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, ressorts et roues dentées, allongé immobile, les yeux ouverts, descendant le cours sinueux de sa pensée en s'enfonçant lentement vers le sinistre et le ténébreux, dans les soubassements de son intellect nouveau, où a poussé une jungle serrée de remords et où incube une virulente peste. C'est quoi ce cirque ?! Est-ce qu'on ne gagnerait pas à faire de ces toiles de solides culottes aux soldats plutôt que de laisser cette bande de larves les maculer de l'aube au soir avec son amour du bancal et son goût pour le difforme et le putride ? Et la parade militaire de septembre lui revient à l'esprit avec le luisant des bottes bien cirées, leur bruit sur l'asphalte, les mains des soldats comme des lames, la mécanique, la locomotive, les besoins en charbon, les frontières, une forêt de hêtres noyée de fougères, puis un insecte, sa carapace, la cuirasse, la guerre, l'architecture, une avenue, la perspective, la peinture de son frère, cette équipée de plaies, rêve-t-il plus tard, alors que son épouse siffle du nez, on l'a assez ignorée. Il est grand temps d'agir, grand temps d'amputer. Si ce troupeau de barbouilleurs ne veut pas péricliter de lui-même, il faudra lui botter le cul qu'il se râpe le menton sur le dur pays de braves gens auxquels il confisque leur fierté avec ses flaques de boue plaquées au mur, encadrées, hasardeuses bouses, abominables, qui ne cessent de montrer l'Empire pris jusqu'au cou dans le purin. Émerge soudain dans ce parcours de détestation la tête grimaçante de chevaux se noyant, un marteau s'abattant sur une enclume, arrive le son de la Grande Gare à midi, puis il voit, du pain qu'on livre aux mendiants, sortir des vers et des cafards, la grande aiguille de la grande horloge de la Grande Gare se détacher, sa femme siffle du nez, une idée de la pauvreté, un ricanement, le cochon, la nation de cultivateurs, la peinture de son

frère, il se refait le parcours de l'exposition au Grand Hôtel. La nouvelle compagne du peintre d'abord, méconnaissable, dont on voit un sein, dont il a vu un sein à l'exposition, puis cette tablée de vieillards jouant aux échecs, leurs bras mécanisés, leur visage cassé, le feu dans les cheveux d'une foule, la femme au navet, quand je pense que pas un seul de ces misérables tâcherons n'a vu en vrai un navet, n'a un jour biné, qu'aucun d'eux n'a jamais vu naître un veau, et qu'ils entendent éclairer les esprits, je me demande comment leur langue est encore attachée au fond de leur gorge. Il y a longtemps qu'on aurait dû étêter ces punaises. Longtemps qu'on aurait dû en faire des manchots. Quel cirque ! Encore qu'un pinceau dans le cul, qui sait de quoi ils seraient encore capables puisque c'est la porcherie qui les comble. Sa femme siffle toujours du nez, un cargo entre dans un port, un bataillon en uniforme marche au pas le long d'un quai, des Chinois sont là, assis sur des sacs. Et ce ne sont pas ces quelques barbouilleurs amateurs de bains de mer et de petite vérole, récemment installés dans le faubourg, Labyrinthe et quoi d'autre encore, d'où ils ambitionnent naïvement de faire le portrait de leur époque, qui me feront flancher avec leurs maculations d'adolescents gavés de sucre, ceux qui nous exposent leurs flaques bariolées, leurs mortifères compositions de glaviots, ne me feront pas croire aux vertus de la vie de bohème. Il semble au contraire que le froid, la rouille et la tuberculose soient en voie de les achever, achevé, à cheval, je vais à cheval, délire-t-il alors que son cerveau ferme les dernières vannes de sa conscience, demain j'irai à cheval au parlement pour chérir l'armée et le bon peuple, c'est ça, qu'ils s'accumulent au Labyrinthe, poux, bouillasse, syphilis. Tous ensemble. Qu'ils s'effondrent les uns sur les autres. Que la fréquentation de leurs semblables les angoisse à mort, les mène à bout de nerfs. Qu'ils pleurent comme des enfants perdus dans un palais des glaces, surprenant partout leur reflet insignifiant, révélation démultipliée, fatale, qui les garnira de leur volume consacré de vacuité et les tuera de gêne. Qu'ils soient à leur tour, comme ils nous l'ont maintenant suffisamment imposé, placés devant eux-mêmes, devant leur suffisance et leurs insuffisances. On ne veut plus jamais voir le résultat en couleur des sécrétions de leurs cervelets boursoufflés de tumeurs, un banc, un banc, une vigne, on accouche quelque part dans le village, cette ordure de frère, sa nouvelle compagne, qui doit être splendide nue. La peur où le peuple trouve le bois qui chauffe à blanc le foyer où forger sa détermination et son honneur, cette peur est bénie, improvise-t-il, mais les véritables froussards, nous les avons trouvés. Les trouillards ont sorti le museau de leurs terriers, ils tiennent salon, on siffle du nez dans les lys de la tapisserie, ils ne sentent pas notre dégoût quand ils nous assomment du haut de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, de leurs creuses et sentencieuses

démonstrations où il faut déplorer que certains fantoches ridiculement qualifiés de critiques décident docilement de déceler du génie. Car ces tiques ont des soutiens, et ma femme est ma femme et ma femme siffle du nez dans la nuit des saints, et elle ne rapièce pas de culotte de soldat, elle n'a pas de fils soldat, je ne lui ai fait aucun soldat, ni de fille, aucun, aucun, aucun, oui des soutiens, de plus en plus, dans la presse fétide qui sert de conscience à ces lévriers translucides, chétifs, qui sont là, la truffe collée aux abominations qu'on leur ordonne d'aimer, emplissant les galeries, pullulant cadavres habillés à la dernière mode, une armée, monticule d'os et de parfum au sommet duquel est venu se planter un ridicule fume-cigarette pour lequel il a encore fallu crever un éléphant. La savane, ces fantômes, éveiller les consciences ? On croit rêver. Nouveau directeur, bonne nuit, grande nuit sur les entreprises, le bon pain et le bon charbon, un toit solide, voilà du grain pour les millénaires. Mais le bas, l'immonde, le putréfié, l'abcès, quel avenir ! Notre pays en pandémonium ! Quelle chienlit ! Quel cirque ! Quels clowns ! La peinture de mon frère. Qu'on creuse des tranchées et qu'on les y ensevelisse. Et leur ascendance et leur descendance. Et ces lions ou je ne sais quels tigres du cirque, ils n'ont pas faim ? C'est dommage, il y aurait de quoi faire d'un bon repas une bonne opération pour l'Empire. Du vent dans l'oreille. Boulons, ressorts, montagnes de tiges filetées, vis. Vis dans les dents des chevaux militaires. Chien-loup d'un vieux. Le récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, ressorts, roues dentées, gonds, pointes et diverses petites pièces mécaniques dort complètement maintenant. Sur le site de l'ancien port de marchandises, entre le chapiteau et les remorques dételées, un feu agonise. Le personnel du cirque a disparu. Grand calme. Tout est trempé. L'autre botte cirée, le collègue manœuvre est allé dans son lit et le valet de cage va dormir une petite heure avant de faire son tour d'inspection.

Invisible depuis la route, trahie seulement par la présence en permanence de colonnes de fumée, le Labyrinthe, sorte de cité lacustre, amas de cabanes bringuebalantes, boucanées, noires de suie, qui déborde l'été de cris et de rires, est rempli l'hiver de silence et d'humidité. On y survit, rien de plus, en attendant que tombent ses dents, qu'aux hivers de prostration coupable et de copulations bâclées succèdent des étés de joie violente et alcoolisée. On y survit pour voir un autre que soi mourir, hagard, au bord d'un fleuve glacial et indifférent. Il ne s'agit pas d'un îlot oublié par l'histoire moderne, du reste d'une maladie datant du Moyen Âge, impureté autour de laquelle le passage des siècles aurait construit un rempart, imitant le principe de la formation des perles, mais bien d'un aphte poussé dans la bouche d'une ville qui ne veut que se goinfrer. C'est là que le dompteur, à peine né, a vu le jour. Le dompteur dompte depuis bébé, dit-il souvent. Mais il ne dompte en réalité que depuis l'adolescence. Ce qui suffit amplement à se faire des amis. Il a grandi dans la fureur, les danses traditionnelles, la débrouille, les chiens et l'esprit de vengeance. C'est pourquoi comme chaque année, le cirque à peine arrivé, alors que les cabanes de billetterie n'étaient pas encore d'aplomb, alors que le peintre et son équipage trinquaient au Grand Hôtel, que le récemment promu commençait à patauger dans sa tourbe à l'autre bout de la ville, flanqué de son épouse qui sifflait du nez dans les lys de la tapisserie, comme chaque année donc, après une petite toilette, le dompteur a couru au Labyrinthe où il est rituellement accueilli comme un roi, roi qu'il est du reste, si l'on considère l'argent qu'il a dans les poches. A commencé alors la grande beuverie. Il a entamé seul le tour des baraques, mais au bout de peu, il s'est retrouvé, comme toujours, à la tête d'un régiment de soiffards qui l'escortait en piaillant, allumé de la joie particulièrement électrique des retrouvailles. Le dompteur, comme lors de sa dernière visite, a soudain ordonné à quiconque, en lui tendant une poignée de billets, d'aller acheter de quoi fêter ça, et quiconque, accompagné d'un ou plusieurs autres, a filé acheter de quoi fêter ça cependant qu'à un jet de pierre le valet de cage donnait un coup de pied dans une cale qui traînait en se dirigeant vers les billetteries pour aider à les mettre d'aplomb, que le manœuvre cirait une botte dans sa roulotte et que ça sentait la soupe au chou et au lard.

Aujourd'hui, lendemain donc de l'arrivée d'un cirque en ville, lendemain de l'exposition au Grand Hôtel, lendemain d'un jour qui n'était encore la veille de rien de particulier, d'aucun événement remarquable, aujourd'hui donc, aux aurores, sur le site de l'ancien port de marchandises qu'un air empuanti nappe et chagrine, le moral n'est pas au beau fixe. Il y a de l'agitation. Il a beaucoup plu, et jusqu'au creux de ses os le valet sent circuler le froid humide qui attriste la ville entière, lui mortifier les narines, les oreilles et le reste. Malgré le remue-ménage il faut bien donner sa fourchée au lama. Le valet de cage soulève la bâche qui recouvre le fourrage mais en faisant le geste il se rend compte qu'il vient juste de le faire il y a vingt minutes. C'est comme ça depuis le milieu de la nuit. C'est la nervosité. Il n'en revient pas qu'on le croie assez fou pour ne pas avoir vérifié deux fois, alors que ça fait onze ans qu'il vérifie deux, trois fois, qu'il vérifie bien que tout est bien comme il faut. Tout est en place, il revoit très bien les choses en place, les choses sont bien en place, il fait le tour, vérifie même l'eau, il voit bien l'eau, il y a le manœuvre qui scie quelque chose, on ne sait pas quoi, après il va aux billetteries pour donner un coup de main à mettre le plancher d'aplomb, donne un coup de pied dans une cale qui traîne, un manœuvre scie quelque chose, il voit ça très bien, il le revoit bien faire et lui-même il se revoit faire clairement. Le temps est à l'orage quand il donne son coup de pied dans la cale qui traîne. Les chiens se sont retirés et couchés sous les roulottes. Il revoit le berger perclus d'arthrite du menuisier se tapir comme un fautif derrière une bassine pleine de vaisselle en tournant pathologiquement à plusieurs reprises sur lui-même et il se revoit aussi penser à la pluie qui ne va sûrement pas tarder et il se revoit très bien donner un coup de pied dans une cale et filer aux billetteries avant de rentrer manger sa soupe. Une odeur de viande de chèvre bouillie et de plâtre tiède vient de s'installer en même temps que la nuit sur le site de l'ancien port de marchandises quand le valet de cage rentre manger sa soupe après avoir fait de la paille neuve, mis la sciure et vu pour les os. Ce matin, en remettant la bâche sur le fourrage, il se dit que ça sent encore ces foutus bouillons de carcasse des abattoirs. Il se dit aussi que les bêtes ont sûrement voulu s'aventurer là-bas après avoir reniflé les bacs débordant d'os et de cartilage parqués derrière les bâtiments d'équarrissage attendant la cuisson. Elles ont dû se mettre à couvert quelque part plus loin sur les quais à l'abri des lestes de grues où peut-être sont-elles entrées dans un des hangars cariés qui finissent de périlcliter en amont des abattoirs. Il vérifie le piquet du lama, jette un œil alentour, se baisse pour se gratter l'arrière des genoux puis se relève et se dirige vers sa roulotte. Il n'est pas pressé de voir rentrer le dompteur qui a

certainement passé la nuit au Labyrinthe, quartier dont le valet connaît les coutumes pour y avoir séjourné lui-même assez longtemps pour n'en être pas tout à fait remis. Il doit à cette heure-là dormir encore, les jambes emmêlées à une ou deux autres paires de jambes, cette bête à quatre ou six pattes expirant un air vicié de bouches molles et déformées, le tout recouvert de couvertures humides et de manteaux huileux.

Personne ne semble vouloir le croire lorsqu'il dit qu'il a bien refait la paille, changé l'eau, mis un coup de râteau et fait la merde avant de retourner à sa soupe. Personne ne semble vouloir apporter le moindre crédit à sa version. Tous viennent le questionner depuis des heures et à chacun il répète qu'il a bien refait la paille, refait l'eau, fait la merde et bien refermé, ce qui est tout à fait exact, avant de faire un tour aux billetteries pour aider à mettre d'aplomb et de rentrer manger sa soupe. Ce n'est pas possible que j'aie pu oublier de refermer après avoir refait la paille, l'eau et la merde, plaide-t-il auprès de ceux pour lesquels cela ne fait aucun doute qu'il a simplement dû oublier de fermer. Pour lui-même, auprès de lui-même, il plaide également. Sa pensée se fige dès que la silhouette du directeur arrive sur lui pour un nouvel interrogatoire. Là, se libérant de l'apnée anxieuse où l'a plongé l'enquête stérile qu'il mène depuis des heures maintenant dans le buisson de viscères qui lui tient lieu de méninges, expirant bruyamment par le nez, le valet de cage prend son élan et répète, en évitant le regard du directeur, qu'il a fait l'eau, la paille, un coup de râteau sur la merde, et qu'il a fermé à clef avant de rentrer manger sa soupe. J'ai bâché, j'ai fait la paille, l'eau, un coup de râteau sur la merde, un coup sur le bas des planches, j'ai regardé ce qu'il y avait qui traînait comme os, j'ai fermé, et après, comme il allait pleuvoir, je suis allé jusqu'aux billetteries aider les gars à mettre d'aplomb le plancher et je suis rentré manger ma soupe, ce n'est pas possible autrement. Le directeur repart consterné. Le valet marmonne alors son refrain pour lui seul en déplaçant sans raison des objets sur la table devant lui, puis sort à son tour de sa roulotte pour poursuivre dehors son ruminement. Il se dirige de nouveau vers le lama transi et lui met une couverture sur le dos. Après quoi, pensant au dompteur, qui va le tuer, il regarde en direction du Labyrinthe dont on ne distingue que quelques toits de planches. Une ou deux cheminées fument. La ville commence doucement à se mettre en branle à l'ouest. Le site de l'ancien port de marchandises est traversé pour un instant de lueurs jaune orangé, mais vite le jour se lève comme la veille, gris plomb.

Ce matin, les employés du port à grain sont surpris de découvrir sur l'autre rive le chapiteau jaune et rouge se détacher sur le ciel sombre ainsi que la grappe de roulottes et d'équipements assortis déployés sur le site de l'ancien port de marchandises. Les véhicules sont disposés en arc à l'arrière du chapiteau, et un réseau de tranchées étroites et de remblais organise le passage des eaux de pluie et la protection des installations. Un lama tremble dans son enclos. Il y a déjà un problème grave et le valet de cage pleure presque en se forçant à manger du pain. Il est fébrile, le directeur vient de lui annoncer la visite de la

police et du maire. Ils vont sûrement lui demander s'il a bien refermé après avoir refait l'eau. J'ai refait l'eau, il dira. J'ai refait en vitesse un coin, remis un peu de paille, il dira qu'il a enlevé aussi un peu de merde et puis qu'il est rentré. Je suis sorti, j'ai fermé comme j'ai dit, j'ai fermé et je suis rentré dans ma roulotte prendre ma soupe. Il leur dira que ce n'est pas possible qu'il ait oublié de fermer et ce sera tout à fait exact. Il retourne aux cages de vie, monte sur la remorque et, comme pour y trouver une solution, scrute une nouvelle fois le vide sidéral entre les barreaux. Il attrape la chaîne qui pend et examine encore le cadenas ouvert avant de redescendre et de se diriger en jurant vers les billetteries désertes. Là-bas, il empile sans raison quelques bancs trempés avant de s'asseoir sur l'un d'eux et de se pencher pour se gratter derrière les genoux. C'est penché qu'il entend arriver un véhicule. La police et le maire sont là. Le valet les voit se déplacer autour du chapiteau avec le directeur. Pour faire quelque chose, il retourne au lama, retire à nouveau la bâche pour donner une fourchée. Il y a deux hommes avec des fusils et un homme sans fusil. Le chef, se dit le valet. Au bout d'un moment ils viennent vers lui, doucement, en contournant les flaques. Ils lui demandent son nom, son âge, et son poste. C'est le directeur qui répond à sa place. Ensuite, ils se dirigent vers la grande remorque des cages de vie. Des deux hommes avec fusils, l'un ouvre la marche, l'autre la ferme. Le valet fait mine de reprendre une tâche en risquant quelques regards vers le groupe qui s'éloigne puis il dépose au sol un seau vide et disparaît dans la roulotte sur le perron de laquelle son collègue manœuvre se tient, une corde lovée enfilée dans le bras. Il passe devant lui sans rien dire et le manœuvre ne dit rien non plus. Après avoir ouvert et fermé sans but les placards au-dessus de sa paillasse, il revient vers la porte restée ouverte et répète au manœuvre qui lui tourne le dos assis sur une marche, que c'est quand il est ressorti pour son tour d'inspection, juste avant le milieu de la nuit, qu'il a crié qu'il n'y avait plus les bêtes. Les cages étaient grandes ouvertes et plus rien dedans. J'ai crié tout de suite, raconte-t-il pour la centième fois au manœuvre. Ce n'est pas possible que j'aie pu oublier de fermer vu que c'est ce que je fais pour ma paie, faire attention aux bêtes, leur donner la viande et tout. Je sais quoi faire avec les bêtes. Je fais la paille et la merde et l'eau puis la viande. Ce n'est pas possible qu'il m'arrive ça. Impossible. Le manœuvre lui dit de fermer sa gueule. Ils sont à la recherche de solutions, ils vont trouver, tout va redevenir comme avant et rien ni personne ne sera mangé. Le valet de cage ferme sa gueule et se penche en avant pour se gratter jusqu'au sang derrière les genoux, le regard échoué sur ses bottes.

C'est en récompense de n'avoir jamais interrompu les roucoulares ni les flatteries dont il le gratifie depuis leur première rencontre que le récemment promu s'est vu remettre par le vieux fondateur la responsabilité des entreprises de ressorts, boulons, roulements et roues dentées. Soucieux que son avidité soit confondue avec de la simple ambition, moindre des qualités à faire valoir au vieux fondateur, c'est sous cape qu'il jubile et se félicite tout en affichant une bonhomme et honnête satisfaction dont se repaît, comme en un circuit fermé, le fondateur qui a su être bon. De sa disposition au louvoiement, de son caractère maniaque et stratège, son frère peintre, lui, n'est pas dupe. Il a seulement un peu pitié de lui. Tu as vu comme il se résume à lui-même ? C'est impossible d'être si peu. Une boule envieuse. Un pathétique apprenti bourgeois. La protubérance rougeaude et luisante d'un monocle. Il est vraiment mauvais. Il va mourir. Je crois que nous parlons d'un sac entier d'ulcères. Quittant le Grand Hôtel, où il n'y a plus rien à boire, pour rejoindre son atelier des quais accompagné d'une volée d'oiseaux de nuit et de quelques oiseaux de jour égarés, le peintre, hier soir, soir du jour de l'arrivée du cirque en ville, est de très bonne humeur. Le dompteur, en bon revenant, hante le Labyrinthe voisin de sa légendaire soif, attendant en rouspétant qu'on retourne un cochon qui grille là, réchauffant le monde. Le gros de l'averse est passé. Le peintre et sa clique d'élégants mal couverts se coulent dans le faubourg en gesticulant, le peloton de tête composé des plus assoiffés. La queue du cortège semble avoir moins bien résisté à l'alcool. Des retardataires s'arrêtent bourrer leur pipe en débattant joyeusement. Cette queue de cortège est faite d'esthètes des deux sexes, jeunes hommes glabres et cernés, jeunes femmes au caractère trempé et aux chapeaux remarquables, le tout composant le plumage flamboyant et solidaire du peintre. Il y a de la joie. Ça sent le cochon pas loin, la vie après tout est formidable, vivre est ce qu'il y a de plus agréable finalement dans tout ce cirque. Et si on volait une péniche ? Ce genre de choses...

Le récemment promu nouveau directeur des entreprises a toujours raillé et vomi la peinture de son frère, mais à présent, sentant bien monter autour de lui les signes clairs d'un rejet généralisé des tentatives grotesques de cette « nouvelle génération de cloportes », il ne prend même plus la peine de s'en cacher. Jamais il n'a compris quoi que ce soit à l'art de son cadet. Lorsqu'il lui faisait le cadeau, au début, de feindre le contraire, c'était pour avoir le plaisir de surprendre le ressac de son amour-propre à la surface de son visage, lequel, après quelques secondes d'hésitation, décidait enfin de prendre au sérieux les encouragements de son aîné avant d'être à nouveau assailli de doutes, pour se rallier en définitive à sa première impression. La prévisibilité avec laquelle il finissait toujours par avaler ses compliments factices, non sans pourtant les soupçonner, lui démontrait déjà alors que la finalité de toute entreprise artistique consistait bien en une quête puérile de louanges conduisant les gens comme son frère à se contenter du moindre éloge, fût-il d'origine suspecte. Tout cela lui rend indiscutable l'incurable infériorité de son cadet. La nouvelle compagne du peintre, qui pense bien des choses du récemment promu, attend silencieuse que le lien entre les deux hommes se rompe à jamais, convaincue qu'elle est que l'ambition dont il est dévoré, la condescendance dont il use jusqu'au près des choses mêmes, l'ignominie dont elle ne doute pas qu'il soit capable, trouveront avant tard un emploi à leur mesure. Le moment viendra, c'est tout, songeait-elle encore hier soir en regardant s'insinuer la silhouette dégoûtée et suffisante du récemment promu dans les salles noires de monde du Grand Hôtel. Un adorable petit chef inoffensif. Il ne faut rien y voir de plus. Cet opportuniste grincheux, ventripotent et rabougri, cette andouille pâle et molle, ce flacon de limaille, à la fin, n'est que mon frère. Je te répète qu'il a peur de son ombre. À quoi diable crois-tu qu'il puisse nuire ?

Alors que quelque part le dompteur cuve son vin, les peintres le leur, que le valet de cage se consume en remords devant une image sale et grasseuse de la Vierge Marie, dans son bureau en mezzanine surplombant un continent de chocs et de fournaises, le vieux fondateur peste. Je vous affirme, et je vous prie de me croire, qu'il est inutile de voir autre chose dans les prétentions de votre frère qu'un exemple de plus de l'enlissement d'une génération entière de peureux et de paresseux dépourvus de colonne vertébrale. Si dans vos veines ne coulait pas le même sang, on pourrait se demander qui engendre de tels parasites, lui dit-il le dos tourné, regardant s'échiner son personnel en contrebas. Cette vermine qui remplit les hôtels et les bicoques du faubourg et maintenant ce labyrinthe dont vous me parlez, est par

ailleurs si bien occupée à nous enduire de merde la moindre surface laissée à sa portée que bientôt, une fois tout ça bien sec, elle périra d'elle-même. Elle mourra de fatigue. Je vous dis qu'elle produit autant d'efforts qu'une araignée tombée la nuit dans une baignoire. Elle refuse de croire à la nullité de sa prodigieusement pitoyable persévérance exactement comme une tégénaire prise dans un désert vertical de faïence blanche. Encore, me direz-vous, que prise au piège, l'araignée présente encore des allures de bête paniquée. Votre frère, lui, pas plus que l'équipée de rêveurs hautains qui lui tient lieu désormais de famille, n'a la moindre idée de ce qui l'attend. C'est le talon d'Achille de cette bande d'idéalistes eczémateux qui produit des efforts prodigieusement pitoyables, bercée de l'illusion qu'elle contribue ce faisant à changer le monde. Le changer en mieux. Que peut bien avoir à faire le monde d'une telle marée de lisier ? Je vous le dis : il va falloir mettre tout ça au garde-à-vous. Et maintenant ces lions qui se pavanent en ville. À manger le monde ! On aura tout vu... Le cirque, mon cher, le cirque, c'est la mort. Après tout elles n'ont qu'à se servir en ville, ces bestioles. Il y a du ménage à faire, vous ne croyez pas ?

Le récemment promu, qui bout de ne s'être encore pas vu remettre ni combinaison de coffre, ni chéquier, ni fouet, malgré l'annonce officielle du changement de direction, avale tout ça sans rien dire, comme chaque matin ou presque, son épais derrière coincé dans le fauteuil du coin, d'où lui arrivent ces javelots de haine lancés par-dessus deux sièges vides sur lesquels s'empilent des dossiers comptables. Ces javelots, le fondateur d'âge avancé n'espère rien moins que son successeur, celui réussi des deux mâles de la famille, comme il aime plaisanter, s'en empare pour les lancer plus loin, au gré des sociétés que celui-ci fréquentera, désormais promu. Il ne doute pas que l'apparente passivité, ou du moins l'acquiescement poli avec lequel il accueille ses démonstrations, ne soient le signe que de son attention concentrée, et qu'ailleurs, en ville, il fait siennes ces opinions et sien l'art de les professer. Ces séances de formation, car c'est bien à ça que croit être occupé le fondateur, s'achèvent inmanquablement par un train de recommandations bienveillantes. Vous aussi, très cher, faites-vous un avis sur les choses. Soyez certain que c'est une vision que je suis loin d'être le seul à avoir. Se sachant incommensurablement sous-estimé, le récemment promu nouveau directeur écoute les prêches malades du fondateur exalté en tâchant de ne pas glousser, tant ces pleurnicheries de lavandière fourbue le consternent. Il se contente d'acquiescer aux moments opportuns, de relancer habilement aux articulations du discours qui semblent le demander, n'ayant l'air de rien. Constatant l'effet fluidifiant et

galvanisant que sa docilité feinte a sur le discours du vieux, passant le temps, il recherche parmi ses connaissances, convoquant leurs visages derrière son front, celle, assez pourvue en bêtise, suffisamment soumise et recelant néanmoins quelque risible ambition, qui ferait un interlocuteur de choix sur lequel, à l'abri de toute contradiction, il serait agréable d'entraîner ses talents d'orateur. Quelqu'un d'autre que son épouse. Mais il est vrai, songe-t-il sans même y trouver à s'inquiéter, que mis à part son épouse, il ne fréquente personne. Qu'importe, il poursuivra son entraînement seul. Dans la rue ou devant le miroir de la cabine d'ascenseur. Sa distraction pendant ce temps a empli le bureau, son futur bureau, d'une sorte de gelée dans laquelle les propos du fondateur s'enlisent, se figent. Il lui semble peu à peu que les mots, à peine franchie la barrière des muqueuses qui palpitent en postillonnant devant lui, tombent comme des larves échappées d'une charogne. La risible rhétorique du fondateur n'est en définitive qu'un torrent de bile que l'âge d'abord, puis la mort plus efficacement, auront endigué avant que celle-ci n'ait eu le moindre effet sur la société où il renâcle isolé, dépassé. De vieux chiens vaniteux dépourvus de canines, la terre en a portés. Rien, absolument pas le moindre rapport avec ce qui sommeille en lui.

Haineux, le récemment promu nouveau directeur l'est indiscutablement et supérieurement, mais d'une haine impropre à se couler dans le moule confortable d'une idéologie de quelque ordre. Il lui faudra inventer, faire du neuf. Une haine sauvage est tapie dans le gras d'une glande de son cou. Le bouillon catastrophiste et vengeur du fondateur le remplit d'une douloureuse impatience qui vient, en la provoquant, ajouter à la haine endémique cachée sous sa gorge. En sortant du bureau surchauffé, après chaque salve de ces ridicules péroraisons oraculaires, pour ainsi dire à tous les coups, il sent que la cachette où ont perlé des années de ressentiment et de rancœur manque d'être envahie par les flots de boue qui s'écoulent de la bouche satisfaite de son très prochain prédécesseur. Ignorant ce que pourrait bien produire la rencontre de ces deux courants, il barre seul dans ce cap Horn, car en dehors de son épouse à laquelle, éduqué comme il semble qu'il ait fallu, il ne concède aucune aptitude au raisonnement, de la sœur de celle-ci, aussi bien considérée, et de son propre frère, auquel il lui arrive quotidiennement de souhaiter le pire, il ne fréquente vraiment personne. Voilà longtemps qu'il a pris ses distances avec l'artiste de la famille, en dehors de quelques rencontres d'entretien, d'hygiène familiale. Longtemps également qu'il considère son épouse comme une force neutre dispensatrice de bienfaits censée ne s'intéresser à rien d'autre qu'au confort du maître de maison. Son opinion ne comptant que dans la mesure où elle le conforte. D'ailleurs,

progressivement, soumise à l'influence de son seigneur domestique, ne s'est-elle pas autorisée à se plaindre de son beau-frère le peintre dont elle ne s'explique pas la « déviance », pour reprendre précisément les termes de son époux ? Elle qui considère sa propre existence avec fierté, n'a-t-elle pas en effet su tenir son rôle suivant ce que lui a enseigné sa propre mère ? Elle a réussi, en s'appuyant sur une détestation cordiale de la nouvelle compagne du peintre qui se conduit, a-t-elle récemment fini par oser, ni plus ni moins que comme une poule, à fabriquer du ressentiment et même un prometteur début de haine envers ce « parasite » pour lequel elle a pourtant jadis éprouvé une sincère affection. Revenir sur ces sentiments, sacrifier l'artiste, le cancrelat, le profiteux, c'est là sa contribution à l'effort familial nécessaire à la sauvegarde des valeurs ancestrales auxquelles, sans être jamais très clair, son mari, récemment promu, fait sans cesse allusion. Quelles peuvent bien être ces valeurs ? Cette question ne se pose pas. Il suffit à son mari de prononcer le mot « valeurs » pour qu'en elle, immédiatement, se mettent au garde-à-vous les contingents dédiés, une réserve constituée au fil des ans, résultat d'un travail de tous les jours fourni par son époux, qui l'a pour ainsi dire annexée. Le travail n'a pas été trop difficile, il a surtout consisté en une dégradation constante de son amour-propre, déjà fort peu développé, raison pour laquelle elle a d'ailleurs été « sélectionnée », car elle a bien été sélectionnée, comme il le lui rappelle lorsque, toujours pour une raison inconnue, celle-ci semble avoir besoin d'un compliment.

Depuis plusieurs années donc, tendu comme une outre, gavé de poison, le récemment promu va et vient entre sa maison avec jardin et les locaux près de la gare, fonderie, magasin, ateliers, entrepôts, manquant à chaque instant de renverser un peu de cette nitroglycérine. Son épouse, quant à elle, vit dans un état d'hébétude et de déni permanent. Bien que celui-ci lui serre le cœur et le cou, lui noue le ventre depuis des années, pas plus qu'elle ne l'a vu venir, elle ne voit aujourd'hui son malheur. Au lieu de quoi elle est devenue experte dans la déploration de celui qui accable, selon elle, les autres femmes, anciennes amies, voisines, malheurs dont elle énumère, sans en rien connaître, mais sans doute ne se trompe-t-elle pas beaucoup, les conséquences et les causes, sans comprendre que, ce faisant, elle inventorie ses propres peines, soupèse son propre boulet. Le récemment promu accueille tout ça sans ciller. Ce qui échappe à l'attention émoussée de son épouse, il l'observe avec une infecte lucidité. Il n'ignore pas que le monde dans lequel elle pense vivre est un monde faux, ou tout au moins partiel, au regard de ce dont elle est privée à son insu. Il juge simplement que cette vie est suffisante pour elle. Vous m'entendez ? lui demande soudain le fondateur en se

retournant. Il va falloir mettre tout ça au garde-à-vous. C'est moi qui vous le dis.

J'aurais laissé la cage ouverte alors que je connais le danger ? Je n'ai pas pu laisser la cage ouverte, je connais le danger. J'ai fait la merde, changé un os, la paille, refait les bassines et j'ai donné mon coup de clef. J'ai donné mon coup de clef et je suis rentré prendre ma soupe. J'ai enlevé mes bottes et pris ma soupe et j'avais bien donné mon coup de clefs, et les clefs sont dans ma main quand je rentre prendre ma soupe, je me revois les mettre dans mon paletot. J'ai embrassé la Sainte Vierge et je me suis mis dans mon lit, la cage fermée. Ce n'est pas possible autrement, vu que c'est à ça que je fais attention. J'ai fait la paille, la merde, fait les bassines et vu pour les os et les planches du bas, mis d'aplomb à la billetterie et j'ai refermé et je suis rentré. C'était bien refermé, j'ai pris ma soupe et il n'y a qu'un peu avant le milieu de la nuit, en allant changer l'eau, que j'ai crié qu'il n'y avait plus les bêtes, se tourmente le valet de cage auquel personne n'est venu parler depuis quelques heures, maintenant que ses collègues ont abandonné le plaisir individuel de le soupçonner par le confort grégaire de le tenir clairement et silencieusement pour responsable. Qu'ils viennent me dire que c'est moi, se dit-il en se persuadant qu'il se voit fermer alors qu'au fond il ne se revoit pas fermer. Il cherche dans son souvenir le moment où il ferme mais il ne trouve que des moments où il ferme sans être sûr que c'est bien la veille au soir où on affirme qu'il n'aurait pas fermé. La barbe lui pousse et le gratte. Il se penche pour se gratter à l'arrière du genou. C'est la nervosité. Il n'en revient pas qu'on le croie assez fou pour ne pas avoir vérifié deux fois, alors que ça fait onze ans qu'il vérifie deux, trois fois, qu'il vérifie bien que tout est bien en place. Onze ans sans pépin. Il se dirige de nouveau vers sa roulotte. Le manœuvre est assis sur le perron une corde lovée passée dans son bras. Le valet de cage le regarde et regarde la corde puis entre et s'allonge sur sa paillasse. Son regard se pose sur la Vierge pendue à la cloison qu'une mouche inspecte à la recherche certainement de quelque substance grasse ou sucrée.

Depuis l'annonce de la présence de fauves en ville, et surtout depuis la parution de la nouvelle dans la seconde édition du journal de ce matin, les habitants ne sortent que pour le strict nécessaire. Au pas de course, ils ont fait le plein de victuailles, de pétrole et de bois. Dès l'aube, devant les étals, les marchands ont eu affaire à de fulminantes cohortes, mauvaises et dardées d'impatience. Queues troubles, buissons de bras tendus au-dessus des comptoirs, noms d'oiseaux, une vraie foire. La panique a d'ailleurs donné lieu à quelques fâcheries et vilains échanges chez le fumeur qui n'a pas voulu rationner son stock de harengs mais en a vendu la moitié à deux de ses habitués pendant que dix autres faisaient la queue dehors à la merci des lions. Les écoles n'ont pas ouvert, on a mis les chevaux à l'abri. Après que chacun a disparu dans un des milliers de porches sombres et humides que compte la ville, le silence s'est répandu comme un gaz dans les rues vidées. Les baraques du marché ont rechaussé leurs carapaces de bois et alors qu'il faisait à peine jour, les barques des marchands du grand pont étaient déjà toutes amarrées, bâchées, et ondulaient en s'entrechoquant au passage des péniches de betteraves qui remontent en décembre le fleuve placide. Les quais sont durs et déserts. Des canards sont posés comme des leurres sur les pentes de pelouse raide morte. On ne se souvient pas avoir vu le centre-ville si nu à cette période de l'année et encore moins à cette heure. D'ordinaire, à cette époque, jusqu'au soir, les habitants pullulent en ville. Il faut refaire ses stocks, visiter les amis et la famille dans les quartiers retirés avant de se mettre en ordre de bataille contre le froid qui arrive de l'est.

Tôt, pourtant, les avenues traversées de courants d'air glacé ne résonnent plus que du passage des derniers convois de maraîchers qui regagnent leurs entrepôts de banlieue avec les invendus. Il ne reste toutefois pas grand-chose dans les remorques. Presque tout est parti. Avant tard, les garde-manger, les placards et les caves sont déjà bourrés de patates, de choux, de pain et de fromage. Dans un premier temps, alors que la nouvelle commençait à peine à se répandre et à dissoudre les restes d'incrédulité qui obstruaient çà et là son passage, la peur n'a pas pris le pas sur le caractère exotique de la menace. La tentation de prendre part à la panique comme à une sorte de distraction a été dès le début très forte et ils ont été nombreux au marché, la nuit encore formée, à aborder la course aux victuailles ni plus ni moins que comme un exercice, une répétition qu'auraient imposée des circonstances exceptionnelles concoctées par un bureau spécialisé dans la gestion générale des dangers des temps modernes et de ceux de l'avenir. L'apparition sur le visage des plus fragiles des signes d'une épouvante sincère a d'ailleurs bien amusé les plus vaillants, souvent les plus jeunes, qui, au contraire des plus âgés,

échaudés, n'ont connu aucun précédent à cette drôle de fièvre. Pourtant, les rues se vidant, même les moins inquiets se sont mis à redouter quelque chose. Chacun, chacune, où qu'il soit, quel que soit ce qui l'occupe, pense désormais gueule, plaie, statistiques et course de vitesse. Certains, davantage qu'on ne le penserait, se gratifient en rêvassant d'improbables dons qui feraient s'asseoir devant eux, le transformant en bête craintive et obéissante, n'importe quel animal féroce d'abord venu pour leur soustraire une part de chair. Tous, contre leur volonté, sont conduits aujourd'hui par les circonstances à mesurer l'intensité du péril qu'ils encourent par la convocation permanente à leur esprit de nouveaux scénarios catastrophe, alternant avec de fulgurants récits d'heureuses mais improbables issues. Le tout s'articulant en une revue morbide et rythmée des pires et des moins mauvaises choses qu'il pourrait arriver désormais, la ville plongée dans ce cauchemar. On pense aux lions, aux bêtes du journal, aussi spontanément que l'on respire. Mais au moment où on les imagine dans le parc au nord de la ville, entrés dans la grande serre, altiers, silencieux, parcourant leurs allées humides, ils n'y sont pas. Quand on les voit pénétrant et pétrifiant une cour d'école, ils n'y sont pas. Quand on les imagine coulés les uns contre les autres le long d'une palissade protégeant un carré du cadastre investi de chiendent et d'herbes folles, ou parader au milieu d'une avenue, ils ne s'y trouvent pas non plus. Alors qu'on se les figure entrés par un soupirail dans les caves d'un édifice public, qu'ils apparaissent soudain à untel déroulant puis reposant leurs pattes lourdes sur le parquet d'une salle de mariage, qu'on se convainc ici que le hall d'un hôpital quelque part amplifie leurs feulements, ils sont ailleurs et seulement là, qui sait, derrière une locomotive en panne, leurs pattes dans une flaque d'huile qu'ils reniflent, lapant encore, calmement, l'eau d'un seau rouillé ou d'un lavoir. Puisqu'ils ne sont ni visibles ni nulle part, hélas, il faut donc qu'ils soient partout.

L'ancien port de marchandises a été démantelé, ses équipements démolis, abattus, les matériaux vendus au poids. Ne reste du site qu'un vaste terrassement que la végétation ignore et perfore. Quelques secteurs pavés indiquent les espaces extérieurs où circulaient le bon millier d'ouvriers de la firme, avant que celle-ci ne soit déclarée inadaptée au traitement des tonnages de plus en plus importants qui transitaient. Depuis les quais abandonnés aux rats et aux ragondins, incrustés de limaille rouillée, de poudre de charbon, de poussière d'orge et de blé, on peut contempler sur la rive opposée, plus à l'est, le jaune inquiétant des nouvelles grues de la coopérative nationale de grain du Port Neuf ainsi que la batterie de silos qui occulte des hectares de ciel sombre et semble, enfermée dans l'action magique

d'une chute éternelle, s'abattre pour toujours sur la ville. L'ancien site de stockage et de déchargement de la coopérative, ce que l'on appelle maintenant : l'ancien port de marchandises, pouvait recevoir jusqu'à une trentaine de péniches par jour. Les voitures faisaient la queue de jour comme de nuit, chargeaient, livraient, et se réinstallaient dans la file quelques heures plus tard. L'arrivée du chemin de fer, imposant de nouvelles dimensions aux activités de commerce, eut bientôt raison des activités du port, lequel ne se trouvait plus du bon côté du fleuve, les trains circulant et la gare se trouvant sur la rive opposée. Les lieux sont aujourd'hui semés de restes de charpentes métalliques semblant sortir de terre comme des plantes malingres et toxiques. C'est là que s'est installé le cirque hier et c'est de là par conséquent que les bêtes arrivent. Elles ont dû suivre le fleuve jusqu'au stade, peut-être même y sont-elles entrées, et puis elles ont poursuivi le long des quais, traîné autour des abattoirs, ont probablement gagné la carrière. Pendant que tout le monde dormait. C'est étrange de se représenter des fauves marchant en troupe, la nuit, sur ces quais connus de tous. Pourtant, s'éloignant de l'ancien port de marchandises, les lions n'ont pu que longer les quais. Ils sont passés près du Labyrinthe, ont glissé le long des anciens docks et se sont enfoncés dans leur fugue. Ce n'est qu'un peu avant le milieu de la nuit que le valet de cage s'en est rendu compte en allant faire son tour d'inspection. La porte était grande ouverte et plus de bêtes. Son premier réflexe a été de refermer la cage de vie en vitesse, et ensuite il en a fait plusieurs fois le tour en tenant haut sa lanterne, regardant la paille et la sciure, les os et les bassines, le cœur prêt à exploser. Il a couru vers sa roulotte, est entré, a fermé la porte, est resté comme ça tétanisé. Le manœuvre s'est réveillé et lui a demandé ce qui se passait mais le valet n'arrivait pas à ouvrir la bouche. Qu'est-ce qu'il se passe à la fin merde ! Il se passait ce qu'il se passait et le valet s'est mis à gueuler qu'il n'y avait plus les bêtes, que les bêtes n'étaient plus dans leurs cages, plus une seule, que la porte était grande ouverte et que pourtant il avait bien refermé et tout, bien comme il faut, il gueulait qu'il se revoyait fermer et rentrer manger sa soupe. Les gens du cirque ont commencé à se mettre dehors puis lorsqu'ils ont compris qu'il s'agissait des bêtes, qu'elles étaient parties, ils sont rentrés s'abriter dans leurs roulottes et le valet est resté avec ça tout seul les nerfs en pelote. Il n'y avait que le manœuvre avec lui à tâcher de le calmer. Le directeur a alors demandé après le dompteur qui était introuvable. Le directeur a ordonné qu'on mette en place les baraques de billetterie de part et d'autre du cirque, pour surveiller des deux côtés, vu que les bêtes n'ont pu aller que d'un côté ou de l'autre des quais. On a mis les baraques de billetterie comme le directeur a dit de le faire et deux gars ont pris la garde pendant que le valet, qui respirait mal, partait au Labyrinthe avec le directeur qui avait un

pistolet en main pour trouver le dompteur qui devait encore être en pleine java. Mais au Labyrinthe, c'était le grand calme. Un chien, rien d'autre. Le directeur a appelé le dompteur comme ça dans la nuit en slalomant entre les cabanes pourries, mais à part deux ou trois qui ont crié ta gueule, rien. Le directeur a dit au valet de continuer à chercher le dompteur et il est parti prévenir les autorités. Mais le valet n'a pas continué à le chercher et est rentré dans sa roulotte où le manœuvre avait réchauffé de la soupe.

À l'heure qu'il est, les seuls à ne pas avoir été mis au courant du danger, qui vivent par conséquent la matinée exactement comme s'il n'y avait pas de lions en ville, sont ceux qui ont travaillé cette nuit aux abattoirs ou au nouveau port à grain et qui se sont couchés avant la propagation de la nouvelle. Encore que de vagues bruits malheureux semblant traiter de malheur ont probablement fait ça et là lever la tête à quelques ouvriers au cours de la nuit, mais c'était pour se figurer une affaire banalement sordide seulement, un drame d'importance ordinaire dont il serait grand temps d'apprendre les détails à la reprise du soir. Malades, invalides, grabataires, abandonnés au silence capiteux de leur chambre jusqu'à l'heure des premiers soins, ne seront probablement pas informés avant midi du péril que fait depuis le milieu de la nuit courir aux habitants la demi-douzaine de lions, ou, comme il se raconte aussi, de tigres, qui errent en ville. Chez eux, s'apprêtant à abandonner le poêle, ignorant encore tout de cette histoire de bêtes, leur manteau déjà sur le dos, les employés du nouveau port à grain qui vont assurer le second tiers jusqu'en fin d'après-midi se versent sans angoisse le fond de café tiède cependant que dans les transports, dans les bureaux et dans les brasseries, la rumeur devenue information, c'est la consternation. Jusqu'aux villes et villages alentour, la nouvelle a circulé, oblitéré et ravagé toute quiétude.

Il n'y a pas longtemps que le dompteur s'est écroulé. La java s'est poursuivie jusqu'à l'aube. Lui, comme le peintre et sa clique, a passé une fameuse nuit. Où qu'ils se trouvent, aucun d'eux ne serait surpris en ouvrant un œil ce matin, interrogeant mollement une forme se trouvant là, d'y découvrir un crabe venu voir ce que la tempête a rejeté sur la plage. La nuit a été belle et bien dangereuse. Les épingles à chignon sont entre les lattes et parmi les mégots. Une mandoline est posée à l'envers sur une table entre les verres et les cendriers. Le poêle est froid comme le reste. Le jour s'est levé mais ce n'est pas remarquable. À peine est-on passé du noir à la pénombre. Une camionnette passe de temps à autre sur le pavé des quais en tintant et grondant mais quelle importance ? L'air de l'atelier, son volume

entier, a résorbé les trouées et les fissures que les cris, les rires et le raffut tout-venant y ont creusé et tracé durant cette nuit hallucinée. Il est maintenant froid et homogène. On ne dort plus solidement mais la vision confuse des exploits de la nuit, qui se présente à la conscience en fragments glaçants à chaque fois que l'on vient comme un cétacé prendre sa ration d'air en surface, enjoint les naufragés à replonger au plus vite dans les profondeurs capitonnées du sommeil. Il sera grand temps plus tard, remis, de raconter aux infortunés qui n'auront pas été là quelle faramineuse épopée ils ont manquée. Quelle nuit féroce. Quelle malchance ils auront eue de ne pas avoir été enrôlés dans le présent de cette triple nuit, exotique, dangereuse et moderne. Car il n'y a, pour les artistes du faubourg, pas d'impératif plus central que celui de se trouver corps et âme plongé dans le prodigieux présent. D'y planter les pieds et la voix, et de s'en laisser pénétrer héroïquement pendant que le monde court à sa perte et que des légions de perdus enfilent les heures, les jours et les ans comme s'il n'y avait rien là qui vaille la peine qu'on s'en soucie. Mais ce n'est pas une faculté, comme le pense en la jalousant le récemment promu nouveau directeur des entreprises et cetera, qui permet à son frère peintre de vivre en grand vivant, mais une activité qui demande efforts et entraînement. L'époque est sinistre. Il s'y redoute et s'y désire une apocalypse salvatrice, purificatrice. Or cette crainte et cet appel, bien que partagés par tous ou presque, ne produisent pas partout les mêmes réactions. Certains, comme le peintre, y voient les termes d'une équation demandant à être résolue avec sagacité et invention, héroïsme aussi. C'est l'heure de construire la fin utile d'un monde, l'opportunité d'en bâtir un meilleur, vierge et désentravé. D'autres, comme le récemment promu, attendent de cette fin du monde le retour à un ordre ancien, qu'ils n'ont pas peur de qualifier de nouvel ordre. Un peuple lavé et renouvelé. Un plongeoir pour les uns, d'où s'élancer vers l'avenir radieux, un mur pour les autres pour se protéger de cet avenir et de ce qu'il pourrait leur ôter de pouvoir et d'orgueil, leur refuser de prétendue suprématie. Cette nuit époustouflante, carnavalesque, aussi inoubliable puisse-t-elle être, n'a rien résolu c'est vrai. Mais on ne serait pas honnête en lui refusant le triomphe d'avoir été traversée sans peur malgré le danger.

Alors que le valet se dit comme ça, le morceau de pain sur sa jambe, que les bêtes sont certainement à couvert, derrière des lests de grue abandonnés pas loin sur un quai, alors qu'il pense que la police, prévenue par les abattoirs, a déjà réglé le sort des fauves et qu'ils gisent quelque part entassés sur une remorque au milieu d'une foule éberluée, et pour cette raison le dompteur le tuera, l'un d'eux est assis et hume l'air en clignant de ses gros yeux. Quelques morceaux de verre tintent sur un sol de ciment au pied d'une table basse. Une lionne se baisse et renifle l'endroit du tintement. Rien pour elle. Ils font à la manière des lions leur travail de décryptage en plissant de gros yeux d'ambre. Un bruit de ferraille qu'on martèle au loin, ils le reniflent aussi.

Dans l'atelier ça sent le fauve. Ils sont bien sept ou huit à avoir passé la nuit là. Chacun a trouvé un coin où s'écrouler. Têtebêche, tout habillé, on a seulement enlevé ses chaussures. Un ouragan semble être passé par là. La grande pièce est divisée en deux parties par une verrière. La porte qui donne dans l'autre moitié de l'espace est également vitrée. Elle a été condamnée. Un bahut a été poussé jusque-là. Tout le monde est resté à sa place pendant la nuit. Les murs de la demi-pièce où tous roupillent sont recouverts de tentures noires et bleu marine qui masquent également le plafond. On s'y trouve comme dans une tente. Dans le QG de campagne d'un général de l'armée romaine. Un général qui aurait emporté avec lui sa collection d'objets, de mobilier, accumulée au fil de campagnes victorieuses. Tabourets ornés de barracudas, longues et fines statuettes de bois représentant des femmes au ventre rond, des hommes accroupis lance en main. Des icônes par dizaines, au sol une peau de yack et une de simple mouton. Des lampes à pétrole dont les réservoirs ont été décorés de scènes pornographiques, plusieurs crânes de bêtes à cornes, des marionnettes balinaises figées dans leur éternel profil sont pendus à l'un des murs. Un autre est réservé à l'accroche de notes, dessins, affiches, il s'y trouve également une collection d'ex-voto. Sur le bahut condamnant la porte vitrée, une corbeille à fruits en faïence. De l'autre côté de la verrière, éclairée par le toit dont une partie est également en verre, un dispositif mobile permet, à l'aide d'un système de poulies et de cordes, de monter et de descendre une plate-forme sur laquelle s'entassent des tableaux enveloppés de papier et de tissu.

Pourquoi j'aurais laissé la cage ouverte alors que j'ai toujours, systématiquement, depuis toujours, depuis onze ans, à chaque fois, sans faute, toujours fermé en vérifiant bien que je fermais ? Onze ans sans pépin. J'ai toujours bien fermé normalement en vérifiant bien que

je fermais, chaque fois, toujours, à chaque fois. Onze ans sans pépin. Je me revois m'occuper des os, mettre du neuf, donner un coup sur les planches du bas, mettre la nouvelle sciure en place, faire l'eau. Un morceau de pain dans la main, regardant la Vierge et la mouche sur la cloison, le valet se dit qu'on va encore lui tenir qu'il n'a pas dû refermer comme il faut. Il regarde l'heure, passe un coup sa manche sur son front, remet sa casquette. J'ai donné mon coup de clef comme depuis onze ans et après j'arrive ici pour ma soupe. Je suis passé donner un coup de main à mettre d'aplomb, ça sciait, je suis rentré prendre ma soupe et au lit. Et c'était bien en place, tout bien fermé et tout. Le valet de cage, bien que ne trouvant pas cette idée formidable, reste allongé sur le dos. Alors qu'il se les imagine coloniser pour la sieste les premières branches d'un magnolia de parc public, qu'il juge probable qu'à l'instant même ils se partagent un chien, alors que, tente-t-il d'évacuer, guettant un banc, ils convoitent un vieillard, ils sont ailleurs, quelque part, précisément.

Ce n'est pas que son frère soit peintre qui torture le récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, ressorts et roues dentées. Ce qui lui noue les veines, c'est que celui-ci ne semble pas avoir l'intention, comme lui, de passer sa vie à la regarder de loin, envieux et prostré, comme attendant que cette vie s'assoupisse pour enfin s'en approcher, aussi craintif qu'un chat entreprenant l'étude d'un serpent égaré sur un carrelage. Le peintre va à la plage. Il y va. Avec des amis. Ils prennent le train, et vont à la plage. Ils partent en troupeau, dès juin. Tout juste s'ils ne se rendent pas à poil à la Grande Gare. Ils embarquent avec eux tout ce que le faubourg compte de danseuses décaties et de tuteurs d'absinthe et partent à la mer se pavaner les pieds dans l'eau, formant une colonie de grues aux pattes cassantes et gauches, aux ventres laiteux. Ils peignent, boivent, devisent, copulent et dansent dans un formidable sabbat balnéaire. Comment ne pas en être amer quand on n'a jamais fait la chose que dans le noir, par devoir, suant d'angoisse. Le récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, ressorts, roues dentées et myriades de microscopiques babioles mécaniques en est personnellement écoeuré. Si vous n'aviez pas grandi sous le même toit, on pourrait se demander qui engendre de tels parasites, lui tenait ce matin le fondateur. Exact... Exact. Mais pour autant, goûtant mal, par principe, l'intrusion du fondateur dans ses affaires familiales, il a pensé à ce moment précis à la fille unique du fondateur. Se disant qu'il serait profitable au fondateur, au lieu d'en remonter aux autres, de suivre d'un peu plus près les penchants de sa propre fille. Penchants qu'il avait observés lors du dîner qui avait suivi sa nomination. Le goût qu'elle lui avait alors, entre deux politesses, confessé pour la poésie moderne, tout comme l'intérêt qu'elle avait semblé porter aux travaux de son frère peintre, agression tout à fait consciente selon lui, lui avaient donné l'impression de découvrir avec la langue et les dents la forme d'un insecte convoyé par une cuillère de potage.

La fille unique du fondateur avait trois ans lorsque sa mère décida de mourir. Vivre n'était pas sa tasse de thé. Le souci de ne pouvoir elle-même s'occuper des aspects techniques, pratiques et administratifs liés à l'encombrement occasionné par son cadavre, d'être contrainte de déléguer un chapelet de corvées à son époux, l'avait jusque-là maintenue en vie, mais c'était une vie qui s'écoulait mornement. Une vie contre laquelle aucun désespéré n'aurait consenti à échanger la sienne. Le fondateur, agacé par la pâleur et la léthargie croissante dans laquelle s'abîmait son épouse, bien loin de se persuader judicieusement d'être la cause de l'intraitable mélancolie qui l'aspirait

en son centre noir, en était devenu distant et irritable. Il dépensait le peu du temps qu'il lui semblait acceptable de perdre pour elle à de menues tâches qu'il accomplissait avec le sentiment de sacrifier sa propre existence. Il avait, à chaque fois que la vie de son épouse, il finissait par le sentir venir, ne tenait plus qu'à un fil, les réflexes les plus prévisibles. La mer, plusieurs fois, l'avait pour ainsi dire ressuscitée. Sur le point de s'étioler tout bonnement, toujours, ces deux mots, pour la sauver, revenait aux lèvres de son épouse : la mer. Le fondateur des entreprises de boulons et ressorts, faisant siennes les suggestions de sa gouvernante, enfilait alors chapeau et manteau pour se rendre à la Grande Gare d'où il revenait deux heures plus tard avec les billets pour le surlendemain et dans les bras des fleurs, des chocolats, et parfois un paquet coloré contenant un châle neuf. En douze ans, il avait dû en acheter pas loin d'une vingtaine, revenant parfois avec un modèle identique au précédent. Mais aucun de ces carrés d'étoffe, jusque-là, il s'en demandait bien la cause, n'avait réussi à la sauver pour de bon. La mer, des dépenses, vivre encore six mois, deux ans, pourquoi ? pensait-il en revenant de la gare, contournant la place centrale, la main sur le col, fendant une foule décidée qui lui semblait prendre la direction opposée à la sienne comme pour échapper à une obligation que lui seul était appelé à affronter.

Pour vivre sous le même toit, fréquenter à peu près les mêmes personnes, parler la même langue et porter le même nom, le fondateur et sa fille ne sont pas plongés dans le même monde. Celui de son père, ordonné, ratifié, balisé, qu'il perçoit comme une chose extérieure à lui-même sur laquelle il garde un œil toujours vigilant, est régi avec la fermeté d'un fonctionnaire obtus. Son unique fille se sent quant à elle emportée par une forme libre et mouvante à chaque instant réagencée qui la soulève puis l'engloutit sans qu'elle ne songe plus à opposer de résistance. Il faut dire que le fondateur, aidé en cela par la gouvernante, veille tant à ce qu'elle ne manque de rien que cela la prive de tout. De tout ce qui s'étend passé les murs d'enceinte de la maison. L'unique fille du fondateur ne connaît rien du pays répandu autour de la maison. Ce qu'elle a pu en observer par la fenêtre de la voiture la conduisant à la gare centrale puis à travers la vitre du train parcourant la campagne rêche en direction de la côte, tout ce qu'elle a vu de cet extérieur, elle le considère sans enthousiasme particulier. C'est le terrain de son père, c'est là pense-t-elle, là-dedans, qu'il fait ses affaires. Cela lui traverse tristement l'esprit alors qu'elle lève les yeux de sa lecture, passe dans son entendement comme une ombre qui se disloque en y abandonnant chaque fois son volume d'amertume. Le vieux fondateur, qui se surprend parfois, pas souvent, à redouter que n'apparaissent sur le visage de sa fille unique les lignes sombres qui

ont emporté son épouse vers les profondeurs irrespirables de son âme gâtée, se félicite de ce qu'il croit être son tempérament doucement joyeux et égal. Il la voit surgir à la surface grave du monde, arrachée à sa lecture par l'impérieuse majesté du réel dont lui seul pense avoir la responsabilité. Il se satisfait du regard investigateur qu'elle pose alors sur les choses et les gens autour, sur les villes traversées, il aime surtout voir ce regard, son reflet dans la vitre de la voiture, pâlir puis se rétracter, trahir ce que l'esprit de sa fille, croit-il, formule à ce moment : l'aveu de son éternelle inaptitude à appréhender cette surface tranchante où il exerce ses talents indéniables en comptant, mesurant, prévoyant, contournant et administrant. Ce qu'il considère comme la capitulation manifeste de son unique fille devant le terrible réel dont il a, lui, la charge, le gonfle chaque fois d'un petit volume d'orgueil qui vient prêter main-forte à d'autres, plus petits encore, glanés depuis le matin, au hasard de situations où il s'est senti franchement à la hauteur, mieux vêtu, plus jeune, plus vieux, selon. Quel que soit ce qui l'occupe, le fondateur l'est aussi par l'entretien de son ego. Toute la journée, avec invention, il nourrit le vide vorace dont il est devenu l'esclave et l'écrin, un écrin de plus en plus gras et grotesque. Il faut que ce gouffre dans son corps soit repu s'il veut dormir au moins quatre ou cinq heures par nuit. Car la nuit, qui met tant de choses en lumière, quand le jeu diurne des convenances au contraire obscurcit tout, brûle ses réserves bien plus vite que le jour. Chaque matin, vide, vidé, à peine posé le pied au sol, il se met en quête de la ration vitale de pathétiques et minuscules victoires qui l'ordonneront tant bien que mal en un édifice branlant qu'il faudra rebâtir le lendemain et que tous, y compris lui-même, pour une nouvelle journée, prendront pour monsieur le fondateur des usines de boulons, ressorts, roues dentées et myriades de petites pièces mécaniques, glorieux initiateur de la Ligue nationale pour la morale et le travail. Sa première ration, il n'a qu'à tendre le bras, attraper le cordon de coton tressé lesté par une figue d'étain qui pend comme une goutte au-dessus de la tête de lit, et faire retentir la cloche en haut à droite du tableau, celle qui correspond à sa chambre, dans la cuisine déjà parfumée où la gouvernante est occupée à lisser son tablier avec le tranchant puis avec le plat de la main, qu'à tendre le bras pour que coule en lui le premier sérum du jour, extrait du dévouement rémunéré de sa gouvernante, qui accourt parée de porcelaines fumantes, qu'à tendre le bras pour qu'il arrive et trace en lui un premier ruisseau, garnisse une première veine. Lorsque, rarement bien sûr, le surprend le sentiment de son impuissance à distribuer autour de lui le moindre signe de compassion, d'attention, de considération, de quelque ingrédient entrant selon lui dans la composition de l'amour, qu'il considère comme une maladie, le fondateur se rassure

en pensant à son œuvre, son legs qui n'est pourtant rien qu'une usine accablant dans un vacarme permanent plusieurs centaines d'ouvriers payés car il le faut bien : les entreprises de boulons, ressorts et roues dentées couronnées de sa ligue nationale. Joyau industriel pourvoyeur reconnu d'emplois et de paix sociale, vitrine d'un dynamisme national dont à longueur de temps il prophétise et déplore la fin prochaine, en en rendant responsables la prétendue décadence ainsi que la déplorable corruption de la jeunesse. Jeunesse qui, dans ses amères représentations, ne s'occupe plus que de transformer le moindre sous-sol et le plus minuscule comble de la ville en capharnaüm, en laboratoire du vide moral, en atelier de régression où macèrent pêle-mêle slogans et justifications intellectuelles abscones, dont l'assemblage se donne pour mission, c'est le plus drôle, d'éclairer les consciences. Par l'art ? Cette simple interrogation le dépite. Les trésors accumulés dans les millénaires, depuis la statuaire antique jusqu'aux grands maîtres de la musique et de la peinture des plus récents siècles, ne suffiraient à ce point pas à notre besoin de beauté qu'il faille en débusquer à tout prix dans le travail de sape de jeunes portraitistes du déclin prétentieux comme votre frère ? Le récemment promu, en lequel le fondateur se félicite orgueilleusement de s'être trouvé non pas un élève, mais un fils spirituel, écoute ce matin encore, silencieux. C'est à ce qu'il présente comme des affinités quant à leur lecture du monde contemporain, affinités qui ne consistent en réalité qu'en une commune disposition à la nostalgie d'un monde ordonné et droit, monde qui n'a jamais et ne pourra jamais exister que dans leurs esprits échauffés par la soif et le besoin pathologique d'un retour définitif d'une chimérique grandeur nationale, que le récemment désigné nouveau directeur des entreprises de boulons et ressorts doit, en dehors bien entendu d'un florilège d'habiles et quotidiennes manœuvres, sa promotion. Avant de tirer sa révérence, ce qu'il compte décidément ne faire que très progressivement, le fondateur a naturellement pris grand soin de s'assurer que se poursuive dans un esprit de devoir et d'inflexibilité la promotion du patriotisme éclairé qui a guidé sa conduite sa vie durant, ignorant que ce faisant, considérées les velléités funestes de son successeur, qui présente bien des qualités, c'est d'un patriotisme aveugle qu'il prend le risque de doter l'avenir.

Il y a peu de mots pour dire l'épouvantable méprise dans laquelle se tient encore le vieux fondateur lorsqu'il s'adresse à son successeur. Chaque jour, convaincu d'être l'objet de sa fascination, il s'accorde au contraire, conférant en forçant le trait d'un caractère qu'à tort il croit envié de tous, de nouvelles occasions de s'humilier auprès de lui. Ce vieux loup édenté va encore s'épuiser à me gaver de son brouet, se

disait encore ce matin le récemment promu en s'approchant du bureau de son bienfaiteur. Si ce n'est pas en ces termes que sa propre fille décrirait l'influence que ces logorrhées vipérines ont sur la perception qu'elle a de lui, elle n'en éprouve pas moins, quand il lui arrive à son tour de devoir supporter les galimatias venimeux de son père, une qualité écœurante de honte à laquelle la nature filiale de leur lien donne toute sa saveur. Peu de mots également pour dire la faiblesse de son jugement lorsqu'il se rengorge de surprendre dans les gestes et les paroles de sa fille, partout, toujours, les signes d'une paix intérieure inébranlable, l'assurance de son insubmersibilité. Il l'observe, il guette, mais il ne voit jamais rien d'inquiétant. Il faut que ses défenses aient bien asservi sa mémoire pour qu'il n'ait pas la tentation de superposer les traits du visage de sa défunte épouse à ceux semblablement détendus de sa fille pour comprendre qu'en place du calme paisible qu'il veut y voir se tient la marque, la même, là, de l'ennui mortel qui a eu raison d'elle. Une mesure quotidienne d'humeur calme, sans amplitude, voilà ce qu'elle donne à voir. Elle offre le minimum, sans faire pour cela d'efforts véritables. C'est devenu pour elle chose machinale que d'allumer au lever du jour une veilleuse au fond de son teint. C'est cette vie minuscule, cette ondulation infime qu'il lui semble que son père a seulement besoin de voir, rien de plus. En dehors des repas, et des rares réceptions données par son père, elle vit seule, isolée, échappée, loin. À peine quitte-t-elle une pièce habitée, même par la gouvernante, que cette joie d'apparat prend congé des traits de son visage qui n'apparaît alors plus que tel qu'en lui-même, frontière grandiose dessous laquelle, s'arrachant aux ombres, arrive, s'installe, vibrant imperceptiblement sous les formes, comme un palimpseste, le visage de sa mère, pour ne plus former qu'une unique beauté inspirant dans la nuit, expirant dans le jour.

Pour la trouver, la reconnaître dans le subtil tremblement de ses masques, pour la sauver, il faudrait recommencer le monde depuis son origine. Chercher dans la terre des champs de bataille jusqu'au dernier centilitre de sang d'homme et le reverser dans chaque corps borgne, chaque membre noirci et gangréneux il faudrait le recoudre, le laver et l'embrasser, remettre dans leur cage de chair fumante les boyaux et recoudre aussi le ventre des chevaux. Creuser la terre gelée et alléger les forêts de leurs cadavres durcis, les démêler, les panser, parler à chacun de la douceur de ses cheveux et du confort de sa tempe où séjournait dans l'obscurité du sous-sol la rotule d'un autre perdu. Séparer les femmes bleues de leurs violeurs dans les tombeaux froids et pour toujours silencieux, retirer doucement le premier couteau de la première chair et poser sa joue sur la blessure, longtemps, et elle-même, il lui faudrait redevenir enfant, perdre le verbe, prendre un cri

dans sa bouche, avaler le cri, effondrer les poumons, se défaire du ciel et de l'oxygène par le commencement, gagner la pénombre, puis l'obscurité puis l'absence, réduire aux origines les choses et les bêtes, retrouver à l'état de source la faune et la flore odorante des premiers instants pressées dans une poche gorgée et tendue prête à éclore de nouveau, à rejaillir, à se répandre une nouvelle fois, se redéployer en une ordonnance nouvelle, un monde autrement advenu qui saurait la satisfaire, elle que la nullité de celui dans lequel elle vit afflige. Il faudrait que son père ne soit pas ce qu'il est et n'ait jamais posé les yeux sur elle avec cette distance incompréhensible et cette supériorité inexplicable. Cette assurance de général qu'il affiche, et qui lui rend le corps tendu, prêt à craquer, il faudrait que cette assurance n'ait jamais été prise pour autre chose qu'une pâte de seigle et d'ail farcissant le coffre d'une volaille étêtée, comme l'a dit le récemment promu à son épouse un soir ordinaire où il médissait à table. Ce chemin, hélas, on en a perdu l'idée même. Où qu'elle se tourne maintenant, une muraille de gâchis lui fait face, édifiée par la moitié mâle de l'espèce dont le numéro pathétique consiste à se hisser coûte que coûte au-dessus d'on ne sait qui ni quoi. L'agitation capricieuse et puérile que cette moitié croit devoir produire pour être digne de partager avec les femmes le monde merveilleux, elle ne le sait que trop, démantèle méticuleusement tout avenir. N'est-ce pas formidable, père, que cet oiseau puisse voir la nuit exactement comme en plein jour ? Moi je trouve ça prodigieux. Une chouette voit la nuit tout comme en plein jour. Pour elle, c'est simple, il n'y a pas de nuit. Pourquoi faut-il qu'il y en ait une pour nous autres ? Et le fondateur vieilli, comme s'adressant à sa fille depuis une rive opposée, lui explique alors que les chouettes ne travaillent pas comme lui douze heures par jour.

Sa vie serait bien différente, pense-t-il souvent, s'il avait eu un fils plutôt que cette fille délicate et fragile comme le coquelicot. C'est qu'il n'a jamais pris la peine de comprendre à qui il avait affaire. Il lui a suffi, à sa naissance, de savoir qu'il ne s'agissait pas d'un garçon pour qu'aussitôt et à jamais elle se trouve reléguée de fait, promise aux rôles historiques que lui-même, comme beaucoup des hommes de son temps, de ceux antérieurs, et probablement de ceux postérieurs, considèrent dévolus aux femmes. Mais puisque ses moyens l'y autorisent et que son milieu lui en donne le devoir, il s'est offert il y a longtemps les services d'une gouvernante qui prend à sa charge, contre rémunération, une partie importante de ces rôles. Ne reste à son unique fille, et il s'en félicite, que le plaisir d'être faible et jolie, polie et gracieuse, joyeuse, discrète enfin et patiente jusqu'au jour de son mariage qui marquera la poursuite de son voyage sur un autre et pourtant semblable navire, équipé du même compas. C'est pour

longtemps à de tels zozos hélas, avant que n'en surgissent de nouveaux et de pires, que la fortune et l'influence, comme l'administration de l'Empire, étoient avec naturel depuis des temps immémoriaux, suivant le cours majestueux d'un sens moral auquel on ne saurait attribuer d'autres vertus que celles nécessaires au bon maintien de l'ordre, entendons de l'ordre des choses, ordre des choses qui veut qu'un geôlier reste un geôlier, un forçat un forçat.

Qui se promène en fin d'après-midi sur les quais près du nouveau port à grains, autour de la Grande Gare, à l'est jusqu'aux anciennes carrières, entend les sirènes annoncer la fin de la journée aux ouvriers exténués qui s'écoulent bientôt sous les grilles ornées de lettres de métal, acronymes et patronymes décrivant leur arc dans le ciel vide. Au-dessous, un fleuve de casquettes vissées sur les crânes pleins de tonnerre des travailleurs abrutis par les décibels. Chacun se plante une cigarette dans le bec, en route vers ses quatre heures de liberté quotidiennes. Car on ne saurait qualifier de temps libre un sommeil criblé d'échos de la journée juste écoulée et torsadé par l'appréhension du lendemain. En disparaissant au coin de la rue ou en pressant simplement le pas pour se défaire enfin au plus vite de la masse bleue des collègues fraîchement aérés, l'ouvrier est regagné par lui-même. Son pas change, il peut avoir son propre pas. Sa voix, son lexique même, il ôte sa casquette et se passe la main dans les cheveux afin de leur faire prendre un pli particulier. Un pli personnel. Ça ne tient à pas grand-chose mais ça change tout. Son nom et son prénom reprennent sens. Il va rentrer à la maison avec son prénom et son pli dans les cheveux et on va le reconnaître du premier coup. La main-d'œuvre palpite comme ça toute l'année en donnant son tempo à la ville, à la vie tout entière. Elle pénètre le monde aliénant de l'usine au matin et s'en extrait le soir comme un corps incapable de quitter l'influence d'un phénomène mécanique. Un objet flottant condamné à rester dans la périphérie d'une dépression, d'un vortex, allant, venant, sempiternellement. Une barre d'écume salie ne pouvant ni s'approcher ni s'éloigner d'un rivage mais contrainte d'épouser une danse sans fin ni intérêt en attendant qu'une tempête s'abatte et la disloque tout bonnement. S'il y a bien une chose qui rend fier le valet de cage, qui ne s'est pourtant jamais trouvé particulièrement malin, c'est de ne s'être pas retrouvé absorbé par la force d'une de ces usines à décerveler qui vous numérote, vous parque et vous fatigue tant et si bien que l'envie d'autre chose vous déserte à jamais. C'est une chose que le manœuvre lui a fait remarquer un jour et sur laquelle le valet a décidé de se construire un peu de fierté.

Le valet de cage rumine en enfonçant un piquet à l'aide d'une masse. Ce n'est pas possible j'ai pas pu laisser les cages ouvertes et rentrer prendre ma soupe avec les cages restées ouvertes pendant tout ce temps. Pendant qu'il dormait, déroule-t-il aussi, pendant que je dormais, je n'ai pas pu laisser les cages grandes ouvertes, quand même. Les bêtes qui passent près de la roulotte par ma faute et qui filent dans les rues. Il regarde ses bottes et son froc, il regarde ses mains, donne un coup de masse et c'est reparti. Il n'a pas pu laisser les

cages ouvertes alors que ça fait onze ans qu'il a ce travail des cages, onze ans qu'il est valet de cage, cage de vie, cage couloir, cage de piste. La viande, la paille, faire la merde et refaire de l'eau. Onze ans sans pépin. J'ai refait la paille, fait la merde et refait l'eau et j'ai regardé ce qu'il y avait comme os qui traînaient, j'ai viré un os du fond, mis du neuf et je suis rentré prendre ma soupe, il y avait son collègue manœuvre qui était là, un bras dans une botte, à cirer. Il était là à cirer ses bottes, j'ai enlevé mon manteau, j'ai pris ma soupe, baisé la Vierge qui pend sur le côté et je me suis mis au lit. Il attrape un nouveau piquet, le choisit parmi d'autres, son poids, sa taille, le met en place et c'est reparti.

Le valet de cage n'est que valet de cage. Il est responsable de l'alimentation depuis onze ans, mais il n'est que valet de cage. Préposé à l'entretien des cages, cage de derrière, cage de vie et de patience, cage couloir, cage de piste. Il doit s'occuper de leur propreté et a aussi la charge de tout ce qui concerne la sécurité, mais cela, ce n'est pas être dompteur. Le dompteur est le dompteur. C'est le dompteur, et seulement lui, qui entre dans les cages et passe son bras autour du cou des bêtes. Ce qui est certain c'est que lorsque le valet de cage arrive avec ses quartiers de bœuf ou de cheval, les fauves ont été conduits dans la cage du fond, la cage de patience, dont la trappe ne se soulèvera qu'une fois la viande fourrée dans la cage de vie. Le dompteur, lui, une fois que les bêtes, après avoir regagné la cage de vie, ont tout dévoré, entre là-dedans comme un dandy arrive dans le salon d'une baronne et passe son bras autour de leur cou, distribue les caresses en ordre consacré, le mâle dominant recueillant ses effusions le premier, les autres contemplant d'abord de biais avant d'être gratifiés des restes. Lui seul pourrait être apte, débusquées les bêtes enfuies, à leur faire entendre raison et à les ramener sans malheur au bercail. Le valet de cage, devant les fauves en liberté sous un porche ou dans un local à poubelle, pourtant considérées les onze années qu'il a passées auprès d'eux à les nourrir, ne pourrait que faire silencieusement pipi dans ses pantalons. Il n'y a que le dompteur qui peut faire le boulot. Mais ce demi-dieu du cirque, soiffard téméraire et grand séducteur, à la silhouette appropriée, reste introuvable. Tout comme ces lionnes ou ces tigres, enfuis du cirque dans la nuit, il s'est atomisé dans la ville.

À 6 heures ce matin, avant que l'activité sur le port ne rentre vraiment dans le vif de son sujet, et alors que la rumeur avait déjà sérieusement fait son petit travail, comme la veille ainsi que l'avant-veille, l'incroyable vieille du Labyrinthe a pris la route des grues, comme on dit ici, pour aller faire un sac de café, glaner une poignée

de grains de café coulé, échappés des sacs qui transitent par milliers toute l'année sur le port et qui finissent en chapelets entre les pavés ou dans le creux des rails. Vu le peu de gras qu'elle a aux fesses, vu le peu de gras que j'ai au cul, je ne vois pas un lion se donner de la peine. Ses membres étaient pliés dans le mauvais sens quand on l'a découverte une heure plus tard contre une citerne. Tombée d'un monticule, pattes et tête cassés. Les autorités, échouant à retenir la jubilation des badauds apparus en un éclair autour de la morte, n'ont pas réussi à ralentir la propagation de la nouvelle. Avant tard, en ville, on pouvait se faire raconter les faits dans les moindres détails, la plupart inventés et ajoutés à l'instant sous vos yeux. Les lions l'avaient griffée à mort, à moitié dévorée et tout le cinéma. Le faux vrai se devait d'avoir l'air encore plus vrai que du vrai vrai. Sans quoi, l'horreur, l'atrocité de ce qu'avait prétendument enduré l'incroyable doyenne, qui s'était seulement cassé la binette, dont tout le monde ou presque, soudain, car on n'aime rien tant qu'avoir connu des morts, se souvenait avoir croisé la silhouette osseuse, la terrible réalité de son calvaire, impossible à accueillir autrement, aurait été classée parmi les mythes et légendes de la cité, aurait pris place dans les esprits auprès de telle crue mortelle, de tel incendie, de tel égorgeur ou de tel loup-garou, de toute tragédie enfermée dans le lointain et le passé qui ôtent leurs nerfs à tout, sans prescrire l'extrême prudence dont tous à présent seraient bien inspirés de faire preuve. Considérer à sa mesure le péril encouru par la présence en ville de grands prédateurs carnivores, dépasser l'onirisme charmeur contenu dans le nom même des animaux apparus un beau matin sur leurs trottoirs, leurs avenues et leurs parcs, lion, tigre, fauve, puma, guépard, merveilles de la faune des continents lointains, c'est ce à quoi le cadavre soi-disant décharné et démantibulé de la doyenne, enchevêtré, empilé sur lui-même a-t-on même entendu, comme la ruine d'un temple grec, découverte soi-disant mangée contre une citerne du port à grain, oblige. Pour autant, que la rumeur veuille que ce soit par une des vermineuses carcasses qui peuplent le Labyrinthe que les lions aient décidé d'ouvrir le banquet ne surprend personne. Une logique, une justice, dont nul ne saurait expliciter la provenance, aurait donc conduit les tigres ou les lions enfuis à dévorer une pouilleuse solitaire et famélique, à la soustraire du reste de la population, à l'effacer, à en faire le sacrifice, comme on le fait d'une feuille, d'une fleur, d'une branche à l'occasion d'une taille d'entretien. Les bêtes ne s'en seraient donc pas prises à autre chose qu'à un membre de la sous-espèce que l'on trouve au Labyrinthe, et chacun, en ville, interprète cet après-midi le rognage présumé de la doyenne comme l'accomplissement de quelque prophétie garantissant la restauration de la grandeur du pays. D'autres repas suivront. Pour ce que la ville compte de gens respectables, il ne

fait désormais aucun doute que le nettoyage est en route.

Le fondateur n'est pas pour rien dans l'inflation du ressentiment de la population à l'égard de ces « ennemis de l'Empire ». Sa ligue, adossée à la structure de son entreprise et en employant les moyens, regroupe un nombre croissant d'adhérents. Une moitié de ses propres employés y souscrit, sentant bien quel avantage il y a à cela. Le reste des souscripteurs étant constitué de clients, de fournisseurs, d'une poignée de notables et d'anciens camarades d'étude. Toute entreprise d'envergure nationale se doit de créer sa propre ligue. Le fondateur, qui s'est donné pour mission de créer et diriger la Fédération nationale des ligues pour la morale et le travail, aujourd'hui que c'est chose faite, est un patriote comblé. Maintenant, il est absolument convaincu que sa vie a un sens. Du moins jusqu'à l'heure de se retrouver seul dans son lit, avec pour seul témoin l'obscurité corrosive qui le démasque. Mais au réveil, il parvient, à l'issue d'une gymnastique mentale qu'il accomplit avec de moins en moins d'insouciance, à se convaincre que les services rendus à la patrie par le concours de la Fédération nationale des ligues, dont il est l'instigateur en même temps que le plus infatigable animateur, fait de lui un serviteur du peuple, le glorificateur désintéressé des valeurs en lesquelles tout bon citoyen devait se reconnaître. Il est sorti du monde de l'entreprise par le haut et diagnostique l'état de la société depuis les sommets où se trouve déjà, arrivée par d'autres chemins, ou dépêchée par sa seule naissance, l'élite du pays. Et puis le récemment promu nouveau directeur, qui lui a à plusieurs reprises fait part de la discordance d'opinions d'un certain nombre d'ouvriers de la firme, à la tête des entreprises de boulons, fera du bon travail. Il en est convaincu. Non pas que le récemment promu soit véritablement ambitieux, non, il n'est qu'incurablement envieux. Mais il lui a été indispensable de confondre son tempérament frustré, empêché, ruminant, jaloux, avec de l'ambition afin que sa vie soit moins difficile à supporter. Il a fini par se persuader d'être précautionneux et non peureux, discret plutôt que timide, plus raisonnant que ruminant, plus rigoureux que têtue. Par un impossible retournement, il voit dans la haute mésestime en qui il tient tous ceux qui n'ont pas la chance d'être lui-même, qui sont, on s'en rend bien compte, assez nombreux, les signes évidents d'une situation élective, la marque d'une prédestination. S'il considère cette Fédération nationale, legs dont le fondateur est si fier, comme un passe-temps de retraités aimant surtout boire et manger, la danseuse de capitaines d'industrie au conservatisme confinant au folklore, il ne sera jamais assez tôt, pense le récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, ressorts, clous, roues dentées et minuscules pièces mécaniques, pour faire fonctionner cette machine à opposer, à

diviser, avec le rendement exigé par les circonstances et non à feu doux, avec les résultats insignifiants et moindres encore qu'on lui connaît. Aussi s'est-il donné pour mission inaugurale, avant de pousser plus loin par devoir, la purification de l'entreprise.

Avachie sur le sofa d'un atelier, une femme au visage pâle et anguleux, vêtue d'une robe de chambre orange aux contours marqués d'épaisses lignes noires, semble lire une revue tandis que contre un des murs, sur une tenture présentant des motifs inspirés de l'art primitif d'Afrique ou d'ailleurs, une affiche publicitaire montre un paquebot sombrant. Sur un autre tableau, se tenant devant un biplan, arborant des médailles de guerre ridiculement nombreuses, un groupe de vieillards auxquels il manque tantôt un bras tantôt une jambe, qu'un dispositif mécanique remplace, pose devant un photographe encapé qui, nous tournant le dos, laisse voir une moitié de la raie de son gros cul. Un troisième montre un bourgeois serrant sous le bras une sacoche. Un chapeau trop petit ainsi qu'un trop grand monocle lui donnent l'air niais. Il tient en laisse deux molosses rouge et bleu dont les contours sont également renforcés de lignes noires. Les chiens portent des casques aux couleurs de la province. Des chiffres blancs et de petits objets de mécanique, rondelles, engrenages, tombent comme en pluie sur la place où cet équipage se tient, devant un édifice à colonnes coiffé de drapeaux. Une perspective enfantine montre une rue déserte rythmée d'enseignes. Un autre tableau, écarlate, représente une foule saturant un dédale de rues, de places et d'avenues, courant en tous sens, tournant des visages défaits par la terreur. Au premier plan, des chevaux renversés allongent leurs gueules ahuries et veineuses. Sur un autre encore, un homme seul dans un jardin, grimaçant, semble vouloir se nouer les bras. Son visage est construit de lignes droites et noires formant un enchevêtrement de triangles plus ou moins grands. Sur un très grand format enfin, une femme nue, de face, est assise sur une chaise sculptée de motifs naïfs, hommes accroupis, soleils, poissons. Elle lit une page à l'aide d'une loupe qu'elle tient dans la main. Au sol, un livre défait. Le lion couché à ses côtés nous regarde fixement sans agressivité. L'ensemble est saturé et vertical, les contrastes sont puissants et les couleurs brutales et variées. La fidélité aux formes et aspects du réel n'y semble pas cruciale. C'est à un mot d'ordre simple et radical que répondent les peintres du faubourg. Que leur art soit absolument, contre toute tentation, l'expression de l'époque où ils le créent. Et ne se projette pas comme l'ornement dont celle-ci, au nom de quelque entreprise idéologique, pourrait vouloir se parer, soumise aux spectres millénaristes qui la hantent ou à tout autre récit auquel remettre entière l'angoisse du peuple encouragé à la nostalgie d'un âge d'or perdu. L'expression sans compromis ni pudeur d'artistes plongés corps et âme dans leur temps, tendue comme un miroir à leurs semblables et rien d'autre. La question qui se pose au frère du récemment promu nouveau directeur des entreprises de boulons, ressorts, etc., plus

exactement la question posée par la virulence des attaques dont il fait l'objet, tout comme l'ensemble des artistes répondant à ce programme, attaques provenant autant de vieux crotales comme le fondateur que d'amers artistes relégués de fait au rôle de paisibles tâcherons rêvant la nuit de leurs palmes académiques, c'est de savoir si la nature des représentations qui découlent de leurs positions et principes, au contact de la société où elles voient le jour, renforce ou affaiblit les tendances qu'ils déclarent combattre. Dans l'atelier sur les quais, hangar mis hors d'eau et de vent par le peintre venu y trouver pour peu liberté et volume, suivi en cela par ses confrères maintenant ses voisins, cette question est au centre des débats. Boire, toutefois, aidant à y voir plus clair, il est en général admis par tous, à une certaine heure, que si la chienlit annoncée devait venir, autant que ce soit le plus vite possible afin qu'au plus tôt on en soit sorti. Leur diagnostic proféré le plus souvent la nuit tombée, une bouteille à la main, ne diffère pas en cela de celui de leurs ennemis, bourgeois, industriels, notables de tout poil, qui en dissertent aux réunions d'entreprise, en périphérie de la chambre du commerce et de l'industrie, dans les couloirs ou au restaurant de l'opéra, à ceci près qu'ils se promettent, se renvoyant la responsabilité de l'asphyxie de l'Empire, un symétrique anéantissement dont le bénéfice se manifesterait en liberté pour les premiers, en ordre pour les seconds. Pour les uns, un ordre nouveau, pour les autres, un nouvel ordre. Les deux parties se font face, dans une clairière historique, les cornes emmêlées, se doutant bien que le dénouement sera sonore. C'est d'ailleurs afin de mettre en pratique et rendre manifeste leur projet de rupture avec leurs ennemis, que les artistes, comme le frère du récemment promu nouveau directeur des entreprises, etc., se sont installés dans le faubourg, en masse, trouvant à la misère des attraits qui jusque-là les avaient laissés indifférents. Mais la vie dans le Labyrinthe ne se déroule pas exactement comme se l'imaginent le peintre et son épouse. Et cette liberté dont ils font tous deux la réclame pas moins ardemment que si eux-mêmes en avaient toujours été privés n'est dans le fond que la liberté de crever de faim et de froid. Mais il est vrai que par périodes, en général lorsque le printemps revient et que les températures négatives cessent d'être le problème principal des habitants du Labyrinthe, un désir de lutter s'empare du petit monde décongelé. Transformer ce désir en pensée articulée, le changer en manifeste vague puis en action, un, deux, parmi tous, en assument la responsabilité et le font savoir en passant de cabane en cabane, annonçant la tenue d'une réunion pour le lendemain, première d'une série à laquelle rien, une fois de plus, ne donnera suite. L'été reviendra pour chasser le soulèvement des esprits, l'enrouler dans son bain de degrés voluptueux et parfumés. La colère alors, comme la

détermination, se redéposera en silence dans le fond des foies et des rates, et personne, condition rigoureusement respectée, n'en parlera plus jusqu'au prochain printemps. Cette agitation annuelle, bruissant jusqu'au-delà des limites du Labyrinthe, bien qu'éphémère, fait passer ses habitants pour des révoltés séjournant nuit et jour au bord d'une sanglante insurrection. Pour être tout à fait exact, si ces prises de conscience annuelles finissent toujours en fumée, cette fumée néanmoins de plus en plus épaisse et irrespirable trahit l'existence d'une colère véritable, prise, pour combien de temps ? dans l'ombre de la désespérance. Et il n'a pas échappé aux classes dominantes que si l'action manque de souffle, la suffocation renferme bien un danger. À eux seuls, ils sont devenus pour la ville, et bientôt pour l'Empire tout entier, quand il se peut au contraire qu'ils en soient l'avenir, l'incarnation de la fin d'un monde.

Mais ce qu'il y a de grave ce midi au Labyrinthe, c'est que l'incroyable vieille a cassé sa pipe. Tout le monde ici était habitué au spectacle rassurant de son vieillissement éternel. Le flétrissement de son visage d'oie ne semblait pas vouloir connaître de fin. Et puis elle fournissait le café.

Soucieux d'offrir à la population un signe clair d'action et d'efficacité, profitant qu'une morte venait à peine d'être découverte sur les quais, et bien qu'il soit établi que celle-ci n'a pas eu la chance de voir un jour de près, morte ou vive, le moindre fauve, le préfet a tout de même ordonné que le valet de cage, à défaut du dompteur introuvable, soit arrêté et amené sur-le-champ au bureau de police. L'escouade a fait irruption au cirque en tout début de matinée, gueulant son nom, donnant du bâton contre les roulottes. Il est apparu blême, chaussant sa casquette de travail, manquant de trébucher sur le perron. Un des officiers l'a pris par le bras avant qu'il ait le temps d'enfoncer son pied dans sa seconde botte, ce dont il a pu s'acquitter en marchant, tiré par la manche, traversant le camp devant les compagnons en linge de nuit au courant de tout, lesquels, arrachés de leurs retraites inquiètes par le grabuge policier, s'étaient avancés au-dehors et immobilisés, formant un comité de fantômes ahuris grelottant, bras croisés, les mains sur les côtes, dans le tout petit matin. Le lac d'acide qui venait de prendre place dans le creux de son plexus, alors qu'étendu sur le dos, sur sa paille, il tentait simplement de respirer, a alors gelé en un instant, avant même qu'il soit fourré dans la voiture qui faisait maintenant route vers les locaux de police. Il a pris encore une claque avant d'être jeté en cellule où se trouvaient déjà deux hommes endormis à même le sol. Il s'est assis contre un des murs, les genoux relevés. Un des hommes a pété

bruyamment. La lumière a disparu. Il a entendu le verrou et puis des rires et des pas s'éloigner. Ce n'est pas l'obscurité ni la présence de ces deux inconnus puants dont on pouvait se demander s'ils passeraient la nuit tant ils semblaient en mauvais point qui le faisait suffoquer de terreur, non, ça, il avait l'habitude de ça. Au Labyrinthe, où il a séjourné lui aussi durant quelques années, il lui était arrivé déjà deux fois de se réveiller le matin auprès d'un cadavre. L'hiver, lorsqu'on atteint les -20 -30, les plus vieux qui en ont les moyens se soulent jusqu'à s'écrouler en espérant bien ne pas se réveiller. Cela arrive parfois. Retrouver durci un ancien n'est jamais réellement accueilli comme une mauvaise nouvelle. Chacun espérant réussir une belle sortie le jour venu. Dans le Labyrinthe, on appelle ça « tourner en bois ». Le valet s'était comme ça réveillé deux fois à côté de vieux compagnons tournés en bois. Non, ce qui n'allait pas, c'était le verrou. Il était enfermé sans doute pour la première fois de sa vie. Cela lui faisait mal le long des veines. Son corps entier lui faisait l'effet d'une lèvre agacée par le tâtonnement des antennes d'une blatte. Se vider par la bouche de ses propres tripes, puis tout couper, voilà seulement ce qui aurait pu le soulager de cet enfer. J'ai refait l'eau, j'ai refait la paille, fait la merde et j'ai refermé à clef, se répétait-il. Au début, c'était comme si son cerveau lui parlait avec le temps habituel qu'il faut aux mots pour être prononcés par le larynx, mais plus les minutes passaient, et plus la vitesse à laquelle défilait cette liste d'actions, sans que leur ordre ne varie jamais, accélérât. Très vite, il n'en est plus resté qu'un vecteur paralysant, une aiguille empoisonnée plantée dans son cortex. La matinée est passée comme ça. Lorsqu'on l'a fait sortir de là, tout à l'heure, il s'est pissé dessus. Rien en l'état ne pouvant justifier qu'on le garde plus longtemps en cellule. La doyenne est tombée, se cassant tout mortellement, c'est tout. À contrecœur, non sans lui avoir prédit de prochaines retrouvailles, ils l'ont flanqué dehors.

Alors que le valet de cage cherche à se faire une place parmi ses tout nouveaux souvenirs, le territoire national, tapissé de mélèzes et de pins sylvestres, se remet plus difficilement que la veille de l'une des premières nuits redoutablement glacées de cette fin d'automne. La « gifle orientale » est arrivée, cautérisant, émaillant la surface des choses que la chaleur de l'été a lentement dépecée. La vague annuelle de froid cinglant aurait une fois encore fait brutalement redescendre les citoyens des hauteurs méditatives jusqu'auxquelles l'automne, par la clarté purifiante de ses hécatombes végétales, les avait hissés, si la présence de fauves en liberté dans le pays n'avait pas déjà fait le travail. En ville, près du fleuve, il fait à peu près gris comme souvent. Mais sur les campagnes de la province, le ciel d'une remarquable

limpidité, d'une teinte bleu pâle, recouvre sans tache ni rayure une marée ocre jaune d'arbres capitulant en rangs serrés. Des feux d'entretien crépitent loin des centres-villes, près des villages. Des remorques chargées de bois ou en attente de leur chargement sont stationnées aux lisières. Les chevaux attelés se tiennent immobiles, patients et confiants. Les haches s'abattent et les scies crissent brûlantes dans la chair du bois froid. Le son arrive, son écho, sur les zones cultivées après que le maillage des arbres en a absorbé le cœur. En se répandant à nouveau dans l'espace sans obstacle, il reprend de la force et jusque dans l'intérieur des maisons, on peut dire, au timbre plus ou moins transparent des chocs, si le bois est jeune et vert ou si l'arbre serait bientôt tombé de lui-même. C'est avec rigueur qu'il faut entrer dans l'hiver rigoureux du pays. Dans les villages, on ne s'attardera bientôt plus sur le seuil des boutiques après ses achats. On ne se livrera plus aux commérages ordinaires. Un simple signe de la main suffira désormais et on ne traversera plus la rue pour s'enquérir de la santé d'untel ou commenter une dette. Il faudra commencer à se couler rapide et silencieux contre les façades jusqu'à son logis.

En ville, c'est différent. Les fauves font ignorer le froid. Les conversations tournent autour du fait étonnant que depuis leur évasion, ils n'ont pas été vus, même de loin. Ils étaient dans leur cage à 11 heures du soir et avant le milieu de la nuit ils n'y étaient plus. Depuis, ils se trouvent donc à l'extérieur des cages et c'est précisément à l'extérieur des cages que, par où qu'on prenne le problème, se trouve la ville. Les lions sont donc bien en liberté, mais là où les habitants ont leurs habitudes, les lions, ou les tigres donc, peut-être les deux, n'ont vraisemblablement pas les leurs. Il a bien été rapporté que dans le local d'administration de la vieille carrière, un bâtiment démolì et laissé aux quatre vents, ils avaient été repérés par un batelier, mais ce batelier, personne ne semble lui avoir parlé directement. Une patrouille a été envoyée dans le coin mais cela n'a rien donné. Sur le danger bien réel que représentent les fauves, l'inflation de paroles, l'infinie variété des recommandations ineptes dont chacun se croit le devoir de dispenser un spécimen, plaquent une peur aux aspects également variés, riche d'images spéculatives crues et raffinées, supportant les comparaisons les plus glaçantes. En dehors des poltrons durs à la frayeur, que la vantardise décidément n'étouffe pas, qui déclarent en avalant leur gnôle à la Brasserie Centrale ne rien avoir à craindre de ce côté-là, rappelant pleins d'assurance que les bêtes ont certainement aussi peur qu'eux, sinon plus, et qu'il leur suffira en cas de rencontre de taper du pied pour les faire détalier, mis à part cette portion traditionnelle, statistique, la population est tout à fait inquiète. En particulier les ouvriers du port à grain, que la proximité

avec les carrières, où, se raconte-t-il, un batelier aurait vu bouger quelque chose, place en première ligne. C'est en tâchant de cacher cette inquiétude à leurs familles, qui la dissimuleront elles-mêmes dans le faisceau de gestes quotidiens et la distraction de tâches ordinaires ordinairement accomplies, que les travailleurs du port à grain passeront bientôt la soirée. Leurs manteaux à la patère, le verrou tiré, la soupe avalée, la lampe soufflée, tout le monde au lit, cette première nuit sera traversée sans trop de peine. S'il se trouve bien en ville, il faut maintenant en convenir, quelque part, une troupe de lionnes au ventre probablement creux, pesant chacune leurs huit cents livres, c'est probablement à d'autres que soi néanmoins qu'il reviendra d'être mangé. J'ai été jusque-là épargné par la variété de malheur dont sont accablés immanquablement les autres, se dit-on par exemple en fumant sa pipe. Je n'ai décidément pas l'air de quelqu'un qu'on ensevelit, brûle, lacère ou mâche. Je n'ai pas pour habitude de me mettre en avant, songera-t-on aussi en se couchant, convaincu. Sitôt éveillés pourtant, avant même d'avoir ouvert les yeux, nombreux seront ceux qui auront à faire aux fauves. Ils seront là, arpentant, rôdant aux revers des paupières, feulant sous les fronts.

La peur, prise au filet des nerfs, que chacun s'emploie à maintenir illusoirement sous la surface des choses et du temps, installée depuis l'annonce dans le journal de la présence de fauves en ville, implacablement, croît. Tout comme une fange, elle s'infiltre, vient combler les volumes les plus retirés de l'esprit, y installer ses fermentations et ses cultures. Mais cette peur, tout comme la timidité peut se tenir sous la surface des manifestations de l'arrogance, ne se devine encore que sous l'expression composée de l'insouciance dont les habitants ont doté leur visage suivant on ne sait quel soudain élan, quelle conscience nouvelle de ce qu'ils forment en opposition aux fauves, une communauté dont le premier des devoirs serait, afin de prévenir la contagion, de ne pas se montrer paniqué. Aussi, dehors, où d'inajournables tâches continueront pourtant d'attirer le monde, on se fait un devoir d'afficher la meilleure humeur. Ce matin, par exemple, aux abattoirs, bien que par la nature de ses activités le site soit particulièrement sensible, la tension n'était pas vraiment palpable. Bien qu'il ait été exigé par la direction que le quartier reste en alerte, les accès surveillés, à l'avant comme à l'arrière des halles, le travail n'a pas été interrompu. Il n'est pas question pour autant que ces tigres, ces fauves en tout cas, viennent lever leur impôt dans ce dédale de carcasses d'agneau, de porc, de vache et de bique. On ne doute pas qu'ils seraient prêts à n'importe quoi pour prolonger un possible séjour dans un tel paradis de viande. Les employés, les apprentis, eux dont l'exposition au danger n'a pas fait sujet, découpent, coupent et

désossent en trombe comme chaque jour et comme chaque nuit. Au contraire de ce qui se joue chez d'autres ayant d'autres métiers, l'apparition sous leur front d'images sanguinolentes de ligaments, de muscles, de viscères, d'os et de nerfs à vif n'est pas chose extraordinaire. Ils ont l'habitude d'équarrir et non d'être équarris. Surlonge, quasi, flanchet, un lion entre les mains, ils retrouveraient vite leurs petits. Personne ne s'inquiète pour eux, non plus eux-mêmes. Mais il est vrai que le travail possède, sans doute est-ce devenu du reste une de ses plus redoutables vertus, le pouvoir d'anesthésier efficacement le nerf qui nous connecte au monde et à ses milliards de soubresauts.

Les géantes cages thoraciques d'acier et de verre qui abritent les activités de la société urbaine d'abattage sont impossibles à chauffer. Le froid, dans ses immenses volumes, jusqu'aux revers rivetés des poutres les plus hautes, accueille l'odeur âcre et métallique du sang des animaux en même temps que le cri de ceux en sursis. En même temps aussi que le son varié des divers outils de découpe, le son des chariots vétustes qui couinent et grincent de partout, les cris des tringles mécanisées enfin, le long desquelles se bousculent les corps débiles de bestiaux dont on vient d'ôter peau, tête et boyaux et qui sont en quelques minutes seulement devenus du poids de chair livré aux cours, marbrée de graisse jaunissante. Comme il serait agréable à une lionne de slalomer sous de telles franges de carcasses prêtes à être englouties. Cent fois plus de viande qu'elle n'eût pu en dévorer en restant une vie entière dans le berceau archaïque de sa savane natale où il ne suffit pas de sauter entre deux siestes à travers un cerceau de feu, batifoler de plots en plots, pour voir s'écraser le soir près de sa gueule six poulets, un gigot puis 30 kg de mou, mais où il faut ruser, patienter puis s'essouffler au cul d'une antilope zigzaguant dans l'espace, sans parfois, plus souvent qu'on ne le pense, parvenir à y planter les griffes. Il serait bien étonnant que les bêtes du cirque ne tentent pas leur chance ici. Parfois, quand le temps est à la pluie, ce qui arrive disons très souvent, on peut, jusqu'aux villes voisines, sentir l'odeur d'encre et de rouille, de vase et de plâtre frais qui émane des larges cuves où cuisent les déchets d'animaux. Le nuage odorant emplit l'espace et souvent, le vent finissant toujours par se rabattre et suivre le fleuve vers l'ouest, le fumet âcre vient se mêler aux vapeurs de pétrole et de café dans lesquelles baignent toute l'année les infrastructures du nouveau port à grain. Les habitants ne font plus attention à ces variétés moléculaires qui empuantissent la ville. Il faut être de passage pour s'en rendre compte. Cette odeur est là aujourd'hui. Serait-ce la présence de grands carnivores en liberté dans les parages ? tout le monde s'en est aperçu. Tout au moins on

s'en plaint plus que d'ordinaire. Comme si la présence du danger avait soudain révélé à la population qu'elle vivait dans la puanteur en permanence sans plus s'en plaindre, sans même s'en rendre compte.

Ne sachant pas bien si c'était à une attaque de tigres ou bien de lions qu'elle allait avoir à se préparer, la clientèle matinale de la Brasserie Centrale, à laquelle le patron venait juste de révéler l'affaire, garantissant la présence de fauves en ville sans toutefois apporter plus de précision, était exaspérée. Ce n'est quand même pas la même chose, faisait remarquer calmement un jeune en blouse de chauffagiste qui s'était tu jusque-là avant de proposer que l'on fermât, par acquit de conscience, les portes qui donnent sur la rue depuis l'arrière-cour où s'amassent les poubelles. Sans doute les habitants de ces provinces boréales connaissent-ils des techniques de défense adaptées aux attaques de la faune variée des autres continents. Qu'est-ce que ça peut bien leur faire qu'il s'agisse de lions ou de tigres ? songeait ce matin le patron en mitraillant le comptoir de cafés et d'eaux-de-vie. Toute la journée le percolateur de laiton aux quatre cadrans et à l'aigle a bandé ses bonbonnes brûlantes vers le plafond en toussant et crachant, ajoutant ses bruits d'œsophage au concert d'impétuosité et de forfanterie qu'ont offert à la suite les uns des autres les ouvriers au comptoir. Une conversation ininterrompue depuis l'aube qui, le patron s'en émeut maintenant, devait donc révéler l'insoupçonnable expertise des consommateurs sur la question délicate de l'attitude à adopter en cas de face à face avec un tigre. Ne se montrant, il est vrai, que raisonnablement anxieuse, la clientèle, tout de même, a fui progressivement et chacun à son tour a filé furtivement au travail ou à la maison.

Le valet de cage, encore sous le choc de son passage au cachot, toujours sans nouvelles du dompteur, ôte et remet sa casquette à grand train. Sa plaie au pouce saigne toujours. En la suçant il pense comme ça que ce n'est pas possible qu'il ait pu laisser les cages ouvertes alors que c'est à ça qu'on le paye, faire la merde, la paille, et bien refermer depuis onze ans. Il se revoit bien s'occuper d'un os, vérifier les planches du bas, les bassines, et il se revoit bien refermer la cage de vie. Il ne se revoit pas vraiment fermer la cage de vie mais il se convainc qu'il se voit le faire car cela deviendrait trop dur s'il ne se voyait pas le faire. Il dit aux autres qu'il se voit faire mais en réalité, il ne se voit faire que parfois. Et le plus souvent il ne se voit pas faire. Il se voit bien faire la merde, la paille, il voit quand il rentre après dans la roulotte et qu'il enlève ses bottes et prend sa soupe, et après on est tout de suite au problème des bêtes enfuies. Mais même si la plupart du temps, presque toujours, mais ça, il n'y a que lui qui le

sait, il ne se voit pas fermer la cage de vie, il pense que ce n'est pas possible autrement, et il a tout à fait raison, vu que c'est à ça qu'on le paye, s'occuper des cages. Cage de vie, cage couloir, cage de piste, attention à la sécurité, et aussi faire la merde, donner la viande et le reste, la paille et l'eau. Le valet de cage, qui ne s'est même pas rendu compte qu'il s'était mis en route, arrive au Labyrinthe. Un homme est accroupi et tape de toutes ses forces sur quelque chose qui ne veut pas lâcher. Plus loin, un tas de bûches avec un chat dessus. Le valet se dirige vers un trou où brûle un arbre entier. Près de la baraque de l'incroyable et défunte doyenne, discutent deux hommes et une femme tenant chacun entre les mains une paire de chaussures. L'un d'eux donne un coup de pied à un chien.

Il y a sans aucun doute, dans ce que comptent le faubourg, les vieux quais et le Labyrinthe de population acculée à survivre, davantage d'humanité qu'il ne s'en trouve dans la ville tout entière, occupée à exhiber, par la voix de ses édiles, partout où les conduisent leurs fonctions, la réussite de son modèle de développement industriel devant des homologues contrits qui le copieront en tout point, jusqu'à ce que ce modèle ait également élevé puis finalement dévasté leur propre ville. Quand on observe depuis le Labyrinthe la forêt d'infrastructures gigantesques qui lacèrent et obstruent l'horizon de son sinistre présage, sur la rive opposée, on ne peut rien penser. On est bête. On prend part au spectacle. On ne trouve pas en soi une once de ce qui a pourtant été nécessaire à l'édification d'un si lugubre présent, d'une si inhumaine présence. Ces tonnes de béton et de ferraille, qui engloutissent et engloutiront la force et la bonne volonté de générations entières, ont pourtant bien été édifiées par des hommes. Il a fallu en décréter l'utilité. En étudier le coût. En dessiner les plans. En couler les fondations. Et on ne trouve rien en soi, pas une qualité, pas le moindre semblant d'adhésion utile à l'accomplissement d'une telle tâche. Lorsque l'incroyable doyenne allait glaner deux poignées de café sur les quais du nouveau port à grain, devant encore éviter l'hostilité d'ouvriers et de contremaîtres, sans doute avait-elle le sentiment de venir se servir, tel un moineau aux pieds des tables de bistrots, dans la mangeoire d'une autre espèce. En cette fin d'après-midi, après que le ciel misérablement bas a passé en revue l'étendue de ses gris, alors qu'il commence à toucher pour de bon le sol et à tout envelopper, on peut entendre parmi les chocs et les roulis, les craquements, battements, grincements, ronflements venus d'en face, quelques lambeaux de voix humaines lançant des ordres dans les creux du tumulte. Ordres auxquels d'autres hommes obtempéreront sans qu'on ait entendu de réponse. Travailleurs valeureux qui regagneront leurs turns où leurs enfants, dans une sempiternelle vapeur de bouillon, font péniblement leurs dents en attendant d'aller un jour confier leurs muscles à d'insignes firmes dont dépendra, ils l'apprendront assez tôt, le maintien de leur niveau de vie, niveau d'une vie plus illusoire encore que médiocre.

À la Brasserie Centrale, le patron compte en silence. Le coup de jus est passé. On discute encore les moyens et techniques dont il faudra user pour en finir avec le péril. Ces clowns ! Pas fermer les cages, faut être con quand même, trouve un habitué. Si j'avais des lions, s'il avait des lions, dit-il, il ferait attention à bien les enfermer. Mais le patron ne l'écoute plus et d'ailleurs lui-même ne s'écoute pas non plus. Ça lui sort de la bouche comme une goutte de pisse retardataire, sans

volonté. Cela fait des années sûrement qu'il ne s'écoute plus parler. Ou peut-être même ne s'est-il jamais écouté. La rumeur urbaine, le brouet de l'actualité, les restes d'opinions, les débris de déplorations, il fait son marché dans tout ça sans même y penser. De la même manière que pour la moitié au moins des habitants du pays, ça lui entre dans la tête sans peine, fait un tour, s'agglutine à de vieux débris de moralité, pour resurgir en de vagues considérations dont le refrain consiste à peu près uniquement en une condamnation systématique des autres, autres de toute façon possible pas comme lui, pas d'ici, pas du quartier, pas pareils. Vivre dans une roulotte et balader de ville en ville des lions dont on ne sait même pas s'occuper, qui vous mangent votre famille, ça n'a rien à voir avec le bon sens. Voilà où on est rendu avec ces mariolles du cirque. Elles n'étaient pas bien dans les savanes ces bestioles ? Qui a besoin d'avoir ça en bas de chez lui, adresse-t-il au patron qui fume, las, le dos tourné, les doigts dans les pièces de monnaie. Si quelques-uns, comme lui, qui vivent sans vraiment s'en apercevoir, semblent sourds au danger et à la peur, la tension depuis le début de la journée a atteint de tels sommets que la seule mise hors d'état de nuire des fauves ne saurait en inverser la poussée. Beaucoup de boutiques ce matin ont dû tirer leur rideau pour une durée indéterminée. Jusqu'à la levée de l'arrêté en cours on ne conduira plus les enfants à l'école. Des patrouilles circulent, et même, on commence à entendre parler d'un groupe de bénévoles qui se serait formé et compte bien en finir avec la menace avant peu. À propos de la position des lions, tout se dit. On parle d'un face à face en cours avec eux sur les hauteurs, à l'est des carrières, derrière les fabriques de tôles. Une escouade s'y serait postée.

Ils sont entrés chez quelqu'un, c'est le boueux qui me l'a dit. Ils ont tout retourné. Ils ont griffé la porte et il y aurait des encoches profondes dans les meubles. Ils ont dévoré tout ce qu'ils ont trouvé, tout dérangé, et sont partis on ne sait où ni par où. Ils ne doivent pas être bien loin, dit le pépiniériste. Ils sont sûrement entrés en escaladant un arbre, pense l'employé. C'est la pagaille. Le long des rails, à la hauteur des carrières, ils auraient été vus marchant tranquillement vers l'est en direction des grues. Ils étaient quatre mais on a aussi dit qu'ils étaient sept. Le journal parle de cinq, coupe une dame dans le tram, cinq, l'index martelant l'article consacré à l'évasion. On regarde à deux fois en direction des gros chiens, des chevaux et des ombres. On tend l'oreille. Quand on redoutait depuis plusieurs mois la présence de souris dans la cloison de sa cuisine, on écoute cette après-midi plus attentivement pour être certain qu'il ne s'agirait pas d'une bête du cirque. On tâche de ne pas alarmer les enfants, mais on se décide à informer les vieillards auxquels on espère

faire plaisir en rapportant au bout de tant de longues années de monotonie, la guerre commence à dater, un peu de neuf. Et cela les excite en effet puisque certains lèvent les sourcils en avalant leurs joues. Nombre de désespérés, parmi lesquels on peut faire figurer sans se tromper une large moitié de travailleurs suffoquant sous les dettes, ayant appris dès l'aurore la nouvelle de la présence de fauves en ville et considérant qu'il y avait là une occasion originale d'en finir pour de bon, se voyaient déjà disloqués, sucés, entendaient déjà leurs os chanter contre l'ivoire empourpré qui sigle la gueule de ces majestés des savanes, sauvés de leur naufrage par un naufrage plus grand encore. S'ils sont toujours désespérés à cette heure, c'est de n'avoir pas été au goût des lions. D'autres, dans une passagère dissipation des brumes alcooliques, le cul décharné et glacé, attaqué par les bancs de fer que l'on trouve maintenant dans toutes les villes du pays, espèrent seulement que dans ces circonstances, on les obligera à rejoindre un gymnase, une église ou un simple wagon pour y passer la nuit. Les plus préoccupés regardent aussi vers le ciel, scrutent le toit des immeubles. On ne sait pas exactement de quelles prouesses ils sont capables. Chacun voit ravivée en lui une terreur endormie, fossile, sans objet, qui était là au profond de sa peau, et qui affleure désormais comme les hauts-fonds noirs et déchiquetés d'un détroit. Et comme les roches tourmentées et funestes percent la surface d'un détroit et la hantent à jamais, et comme contre elles toute vie s'aventurant s'abîme, la surface de chacun est blessée par la terreur ressuscitée, et toute vie vient s'abîmer contre cette terreur ravivée. Et comme le vent, qui ne repart jamais indemne d'une rencontre avec le relief tranchant affleurant d'un détroit, jamais le cours des choses ne repart indemne après qu'il a heurté la terreur ravivée de chacun. Les lions, ou on ne sait quelles espèces de grands fauves échappés, sont quelque part hors d'une cage. Ils vagabondent, agiles, sûrs et lourds, pénètrent en silence et pour y demeurer l'esprit des travailleurs levés tôt, des travailleuses doublement fatiguées, celui des enfants qui continuent de jouer en étouffant leur inquiétude. Les choses et les lumières sont fauves et le nom même de la ville désigne la ville où vont en liberté les lions du journal. Pourtant, ne pouvant se trouver en tous lieux à la fois, c'est quelque part et seulement là qu'ils se trouvent. Certains ont les yeux posés sur une tenture présentant des motifs empruntés à l'art primitif, d'autres vont et viennent entre tabourets, guéridons et fauteuils.

La vie est dure dans tout le pays et comme souvent, incarnant la crainte que chacun a de se retrouver aussi mal engagé, les plus démunis, sans logis, en haillons souvent, sales et malades, se voient accusés de tout. En premier lieu c'est à eux et eux seuls qu'ils doivent de s'être retrouvés à la rue, à manger le pain tombé. Cette opinion,

majoritaire chez les ouvriers et dans l'ensemble de la classe laborieuse, n'a pas pu prendre naissance et trouver ses arguments dans le berceau de cette frange de la population qui connaît le prix de la farine et qui, plus que toute autre, sait sans avoir besoin d'en théoriser les modalités ce que s'entraider veut dire. Comment a-t-elle donc pu en venir à adopter l'attitude des classes supérieures, à en relayer le mépris, à en répéter bêtement le discours, autrement qu'en se l'étant fait administrer à l'entonnoir par les industriels de la pensée qui se succèdent aux tribunes, ralliant à leur cause les travailleurs pauvres bénéficiant encore d'un toit auxquels il est en retour promis rien de plus que le minimum, ce qui leur est, de plus, présenté comme un effort supérieur de la nation. Ils n'ont en échange qu'à peiner dignement en exaltant la valeur du travail et transformer l'aliénation qui découle de ce même travail en fierté, comme ils prennent toute leur part à l'effort national. Les très pauvres, ne pouvant plus compter sur les simples pauvres, ont du souci à se faire. Et ils s'en font d'ailleurs, du soir au matin.

Introuvables depuis le milieu de la nuit dernière, les fauves, donc, vont et viennent sans que personne ne les ait formellement vus. Il y a bien quelques témoignages, mais peu de crédit leur est apporté. C'est le fait d'une poignée de loques sans domicile qui voient sûrement là une bonne occasion de reprendre part à la société en apportant leur concours au maintien de la sécurité de tous, ce que personne ne leur demande, de tous ceux sous le regard desquels, habituellement, ils périssent douloureusement, mains tendues dans les courants d'air. Mais ce n'est pas de ce genre de héros que la ville, le pays, a besoin. Au contraire, s'il prend aux bêtes, comme on le dit de ce matin, l'idée de se remplir en priorité l'estomac des hères galeux qui garnissent le Labyrinthe et le faubourg, les autorités, tout comme ce que la ville compte de population sérieuse, ne pourront que leur en être reconnaissantes. Ce qu'il faut à l'Empire unifié, c'est un homme providentiel. C'est ce que pense le fondateur d'âge avancé, c'est aussi ce que pense le récemment promu nouveau directeur, et c'est ce que pense son épouse. C'est exactement ce que pense la gouvernante et c'est l'opinion du fumeur de harengs, celle aussi d'une partie des clients de la Brasserie Centrale et de son propriétaire. Un homme sous le règne duquel aucun lion ne se serait par exemple échappé d'un cirque pour la raison évidente qu'aucun cirque ne saurait être toléré dans l'Empire. Un homme providentiel dont nul, et c'est le signe indéniable de l'aspect irrationnel de cette attente, ne se figure qu'il pourrait s'agir d'une femme. Cet homme providentiel, qui serait, selon maintes modalités contraires, en mesure de garantir ce que chacun se représente être une société saine et stable, est attendu par eux, bien

qu'ils l'ignorent, non pas comme un sauveur de la patrie mais comme un être capable de se substituer à chacun de ceux qui appellent sa venue, que la vie, qui ne peut faire que ça, emporte inexorablement vers son inacceptable terme. Lorsque le fondateur réclame un homme providentiel, tout comme pour le récemment promu, c'est au surgissement d'un être existant au profond de lui-même qu'il songe. C'est à l'homme dont ils n'ont eu la force de n'être que le germe, qu'ils font sans s'en douter référence. Si celui-ci s'était développé, mais l'aurait-il pu seulement ? ils n'auraient pas eu alors à être ce qu'ils sont restés jusqu'à ce jour : des mues anticipatoires, peaux abandonnées avant usage, habitacles offerts en vain à une plénitude réclamée. Réclamée il y a longtemps. Peut-être une unique fois. Réclamation jamais réitérée. Oubliée même à force de constater chaque matin que rien de nouveau n'est venu. Rien pour s'aimer mieux. Le peintre, lui, formule ce vœu en toute conscience. Et malgré sa bonne humeur, il est comme aux galères. Son travail, son art, n'est pas autre chose qu'un effort d'extirpation. Il sait que se trouve en lui une solution. À quoi ? il verra bien une fois placé devant la solution. Il comprendra, pense-t-il, devant la solution, quel problème se trouvera enfin résolu. Le peintre, au contraire de son frère, veut croire que se trouve en lui un horizon radieux. Aveuglant, espère-t-il même. Devant lequel déposer ses pinceaux. Face auquel abdiquer reconnaissant. En lui les obstacles, en lui les franchir. Le récemment promu, lui, tout comme le fondateur mais en plus net, voit ses limites au-dehors. Ce sont les autres qui l'empêchent. Bien sûr il sait sa misère. Être en deçà de lui-même le fonde, le corrode et l'acidifie. Mais cela, il faut l'oublier. Sans quoi comment vivre ? Soyons supérieur, se dit-il. Être égal ne peut suffire. Il n'y a que ça à faire. Soyons malgré tout supérieur, se dit ce soir le récemment promu nouveau directeur des entreprises générales de quincailleries, boulons, ressorts, roues dentées, clous, vis et gonds en quittant son bureau. Son prédécesseur, invoquant les lions, a offert de le reconduire. Le successeur a accepté malgré le risque élevé de devoir supporter une autre de ces épuisantes conférences. Les rues sont vides.

Le valet de cage gèle assis sur son lit avec du pain contre la jambe. La visite au Labyrinthe n'a rien donné de bon. La tête appuyée contre la cloison de bois qui recommence à sentir les champignons, raison pour laquelle, la nuit, il doit de temps en temps se retourner vers le collègue manœuvre avec qui il partage la roulotte mais qui exhale des parfums tout aussi incommodants de truffe et de pétrole qui le font revenir, comme ça toutes les nuits, vers la cloison moisie. Le manteau de cuir de son compagnon est accroché comme toujours à la patère en os fixée au linteau, à portée de pied du valet. Lorsqu'il se tient sur le

dos, pour changer, il perçoit aussi distinctement les exhalaisons que s'il y enfouissait le museau pour y pleurer : clou de girofle, térébenthine, foin, huile de poisson, musc, peau de ventre de chien. C'est encore l'odeur qu'il supporte le mieux, mais hélas, le valet ne s'endort jamais s'il reste sur le dos. Il pense à l'odeur de champignons en mangeant son pain et essaie de ne penser à rien d'autre car les dernières paroles du manœuvre ont été : ça sert à rien de ressasser, mange ton pain. Et comme personne ne lui parle depuis des heures, les paroles du manœuvre lui font forte impression. La Vierge pend près d'une mouche. Ce qu'il y a comme mouches. Et le valet voit la mouche mais ne s'attarde pas pour ne penser qu'à l'odeur de champignon car il constate que les odeurs prennent bien de la place dans sa pensée et qu'il est plus facile de rester sur une pensée d'odeur que sur une pensée de chose.

D'abord accueillie comme une distraction, un répit au sein de leurs tracasseries ordinaires, la présence en ville d'un danger sur lequel chacun s'est vu contraint de fixer son attention commence à occuper plus sérieusement leur esprit. C'est avoir à se représenter comme des proies qui les glace. Et c'est ce qui représente, plus que tout autre, un défi neuf. Car en ville, loin des tropiques, dans un réseau d'asphalte et de magasins, qui a pensé une seule fois à se retrouver un jour confronté à de tels ennemis ? Qui encore, lorsque de telles horreurs menacent de se présenter, peut admettre que cela est bien réel ? Et enfin, qui, une fois la chose admise, ne se sent pas avoir glissé dans une réalité alternative ? Il existe désormais, entre les lions de leurs songes et ceux que leurs yeux pourraient voir pisser contre une auto à deux pas, un lien douloureux qui ne cesse plus de tourmenter l'esprit des habitants depuis l'annonce de la nouvelle de la présence de fauves au grand air pas loin. Et certains, en songeant à la simplicité des moyens à mettre en œuvre dont dispose la police pour occire un fauve véritable au coin d'un parc, au pied d'un kiosque, pressentent déjà la difficulté qu'ils auront à se débarrasser des lions traçant des cercles dans leur tête. Désormais, pour une large majorité d'habitants, c'est certain, tapis, profondément silencieux, à tout moment ils sont prêts à bondir sur un bougnat rompu. Maintenant que personne ne pense plus qu'empreintes résorbées ici et là, maintenant qu'arrivé au point culminant des plus sévères spéculations, voilà leur redoutable bestialité, leur inaltérable caractère sauvage, transposée par la panique dans l'allure de n'importe quel passant remarquable, pauvre diable semblant venir tout droit du Labyrinthe ou exerçant qu'importe où son inoffensif et formidable dénuement, silhouette étrange, étrangère, incarnant désormais tous les périls, maintenant qu'ils sont par magie devenus doués de parole et portant chapeau, sans doute ne

seront-ils plus jamais à attendre leur viande, se léchant pattes et cou, leur pelage partagé en petits carrés contre la cage, affichant pour l'humanité une indifférence profondément enracinée qui affleure en une fleur dans leurs iris, occupés à fixer un point dans le lointain, dans ce qui pour des fauves se trouve être le lointain. La peur, qui a gorgé les consciences, doucement colonisé les derniers diverticules, ultimes poches de mesure et de dignité réservées au sursaut d'une âme accablée, la peur, à disposition dans toute la ville et dans tout le pays, car dans le Sud, se dit-il, une ville ensoleillée connaîtrait également un pataquès imputable à la légèreté avec laquelle on a pris soin d'un cirque, la peur gouverne. Elle gouverne hélas avec d'illustres et séculaires compétences. Et si le bien de tous vaut indiscutablement sous son gouvernement le sacrifice de quelques-uns, il faut surtout retenir que le bien de quelques-uns a toujours en définitive nécessité sous son règne le sacrifice de tous. On se mettra d'accord là-dessus, on agira, et au diable les tièdes. Il n'y aura rien à faire tenir entre le bien et le mal que le mal lui-même. Les plus faibles et les moins courageux rejoindront mécaniquement leur protecteur sous la légitimité duquel ils mettront en application les solutions venues d'en haut en s'en lavant d'avance les mains.

Pour des peintres comme le peintre, frère du récemment promu, peindre est peindre. Tandis qu'être peintre est un bien plus difficile métier. Apporter sa contribution à une incommensurable fresque entamée plusieurs millénaires avant sa naissance, offrir sa vie entière à enrichir de ses fragments une mosaïque dont il ignore tout de ce qu'elle pourrait finir un jour, ou une nuit, par représenter, voilà de quoi rendre chèvre n'importe quel artiste convaincu d'abord d'œuvrer pour satisfaire au profond de lui-même un ténébreux besoin de lumière, contre ou avec quelques condisciples soumis à la météo de leur siècle. Il a été engagé par la fresque. Il compose son fragment dans le noir comme tous les peintres. Et la lumière où il fouille les formes, avec une joie manifeste souvent, n'est rien qu'une alvéole de ténèbres moindrement profonde que celle de laquelle il provient et où il lui faudra retourner, accompli son petit métier. Pour son bonheur il y a l'absinthe. L'absinthe et la compagnie. L'alternance du jour et de la nuit aussi qui laisse espérer. L'absinthe, il ne s'en enivre pas pour gagner tel ou tel lieu où souffler, où se défaire de l'emprise d'une banale réalité contre laquelle il serait en lutte. Non, c'est tout le contraire. C'est pour regagner cette réalité rassurante après de vertigineux et épuisants séjours en orbite, dans son alvéole, occupé à construire son fragment dans le noir, qu'il recourt aux liqueurs rejoint et entouré des plus courageux scaphandriers du faubourg. Qu'un ouvrier de la fresque soit de temps à autre désigné et reconnu comme

particulièrement méritant est après tout un bon moyen de faire passer le temps au monde. Sans doute aura-t-il compris mieux, saisi mieux, l'insaisissable, ce qui se trouve d'insaisissable dans l'époque. Et sûrement en aura-t-il présenté les résultats au moment le plus fécond. Rien ne dit que le peintre, frère du récemment promu nouveau directeur des entreprises de grosse et petite quincaillerie, boulons, ressorts, roues dentées, rondelles, étaux et clous, myriades de minuscules pièces mécaniques, ne soit l'un de ceux-là. Ni qu'il le sera un jour. Considéré le concours de la fée verte. Mais le récemment promu redoute cette éventualité plus que tout. C'est l'épine qui empoisonne sa douloureuse existence. Que la consécration de son frère artiste réduise à rien sa pathétique ascension dans le domaine sans prestige de la quincaillerie générale. Se hâter, pense-t-il, se hâter. Se hisser à l'endroit d'où dominer le spectacle. D'où il pourrait décider pour l'Empire de ce qui est beau. Le fondateur déblatère. Des lions, lance-t-il, en ville... on aura tout vu ! Il y a bien quelques inutiles qui leur feraient un bon déjeuner, remarquez. Il y a des gens, mon cher, dans cette ville, qui ne sont rien. Ni pour autrui, ni parfois pour eux-mêmes. Au nom de quoi devrait-on en supporter la charge. Les circonstances ne le permettent plus. Vous le savez bien. Parmi les qualités qui font d'une proie convoitée un repas digéré, vous remarquerez que les fauves ont le bon sens de privilégier la faiblesse. Ils vont s'en prendre en priorité aux blessés d'un troupeau, aux retardataires, aux plus jeunes, aux plus isolés surtout. Quoiqu'il y ait moins de viande à attendre de dix pauvres du faubourg que d'un seulement des cétacés qui siègent au conseil, les bêtes feront leur marché parmi le petit peuple. Vous verrez. Il y a là quelque chose de vraiment rassurant, vous ne trouvez pas ? C'est l'évolution ! Les inadaptés ont vocation à périr. Même le cerveau rudimentaire d'un lion comprend ça. Le récemment promu tourne la tête vers le vieux fondateur qui marque une pause avant de reprendre son exposé en regardant au-dehors. Le promu rumine, la voiture file, les rues sont désertes, la horde est sauvage, l'époque est essoufflée, l'avenir incertain comme toujours.

À la préfecture, suivant les conclusions d'une réunion de crise entamée vers midi, il a été ordonné que l'on suspende une carcasse de bœuf à un des arbres autour de la fabrique de tôles où l'on suspecte les lions de se trouver. Il s'agit de se poster dans les fourgons de prisonniers dont dispose la police, d'observer par les fenêtres à trappe, de faire silence, d'attendre et de tirer à vue dès que les bêtes se grouperont autour du festin. Les fourgons ont été installés, un demi-bœuf a été suspendu. Un parallélogramme de viande et de nerfs, d'os et de gras aux angles incertains se découpe rouge sur les troncs bruns

des quelques arbres formant le petit bois maussade qui résiste en arrière de la fabrique de tôles. La colonne vertébrale a été sciée proprement sur toute sa longueur. De la poudre d'os éponge tout le long de la découpe les quelques centilitres de sang qui subsistaient au cœur des vertèbres. L'échelle de côtes est sèche et luisante. La fine paroi qui recouvre l'intérieur de la cage thoracique fait l'effet d'un vernis. On devine en bas la base du cou, le demi-cou, demi-tuyau, col de chair d'où pendent encore quelques nerfs gigotant dans le vent gelé qui gifle l'ensemble. La carcasse a été suspendue à l'aide d'une corde nouée autour du jarret. La rotule servant de butée, à cet endroit lisse et immaculé, un globe de cartilage émerge du chanvre tressé. Comme une brioche glacée au sucre, elle a l'aspect d'un galet d'opale auquel la nature a donné, au bout de millions d'années de tâtonnements, une forme perçue cette fin d'après-midi comme remarquablement parfaite. De l'autre côté, écorché, un paysage moiré rouge et jaunasse. Des plaques de tissu sous-cutané rescapé du dépeçage, un maillage de restes d'hypoderme et de terminaisons nerveuses commence déjà à se couvrir de la poussière sale que charrie le vent. Ce pendentif lugubre ondule au fond du paysage sous le regard sans pensée des policiers transis entassés dans leurs véhicules.

Pas l'ombre d'un lion.

Au bout de peu, la carcasse vibre recouverte de choucas se livrant bataille. Avant d'abandonner les lieux, les policiers tirent dans le tas. Les volatiles enfuis, ne reste que le noyau de ce fruit noir et grouillant. Que l'os. Une carcasse suspendue à un arbre dans la nuit qui vient de nouveau.

Pas la queue d'un tigre.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

REQUIN, 2015

LITTORAL, 2016

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2019

© P.O.L éditeur, 2018 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Grands carnivores* de Bertrand Belin a été réalisée
le 27 novembre 2018 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818046739)

Code Sodis : U22113-2 - ISBN : 9782818046746 - Numéro d'édition : 343 880

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en novembre 2018
par Normandie Roto Impression s.a.s.

N° d'édition : 343 879
Dépôt légal : janvier 2019

Imprimé en France